l'épigraphie ; et une partie pratique, dans laquelle l'auteur s'inspire de considérations utilitaires dont beaucoup sont étrangères à la tradition latine (majuscules, séparation syllabique, signes typographiques, maintien du *j* et du *v*...) et qui pourront susciter bien des objections. Mais on ne peut que savoir gré à l'auteur de la persévérance qu'il met à susciter un accord sur une question qui demeure obstinément à l'ordre du jour.

J. MAROUZEAU.

Histoire littéraire.

M. NEUMANN, *Die poetische Gerechtigkeit in der neuen Komödie. Untersuchungen zur Technik des antiken Lustspiels* : Diss. Mainz, Speyer, Pilger-Druckerei, 1958, 192 pages.

Deux termes demandent une explication dès le titre donné à cette Dissertation : en quoi l'équité réalisée dans une œuvre de théâtre peut-elle être dite « poétique », et de quelle « technique » s'agit-il là? Pour ne pas nous attarder à une querelle de mots, disons que « poétique » signifie simplement qu'il est traité ici d'ouvrages en vers, et que la « technique » n'est pas autre chose que la « pratique » observée par les auteurs. Par « poetische Gerechtigkeit », dit l'auteur dans ses *Vorbemerkungen*, « on entend la préoccupation qu'a l'auteur de ménager à chaque personnage le sort que méritent ses actions ou son caractère ». Le fait mérite en effet d'être observé, comme indice d'une mentalité qui est commune à tous les auteurs comiques, grecs et latins, mais aussi, pourrait-on dire, à la pratique comique universelle. Car il ne s'agit pas là d'une conception qui relève de la morale au sens noble du mot, non plus que d'une prétendue atmosphère dionysiaque (cf. p. 10), non plus que d'une disposition « chevaleresque » des anciens quand il s'agit particulièrement de l'attitude envers les femmes (p. 180). La qualité de la morale ici en cause est d'un ordre bien inférieur ; il ne s'agit guère pour l'auteur comique de réserver aux vertus et aux vices les sanctions que commanderait la morale, mais bien plutôt de miser sur les goûts du public afin de lui ménager sans réserve l'amusement qu'il réclame. Ce qui obtient la faveur de l'auteur comme du public, c'est la jeunesse, la beauté, la ruse, le succès, la bonne vie ; les personnages sont flattés dans la mesure où ils sont sympathiques plutôt que vertueux. C'est là la loi du genre, qui le distingue par exemple de la tragédie, de la poésie lyrique, où la règle est d'émouvoir et de passionner. Et, comme le fait remarquer l'auteur du présent mémoire, cette moralité facile de la comédie se manifeste à plaisir dans les scènes finales, qui doivent laisser sur une impression de relaxation.

A vrai dire, il s'agit ici d'une mentalité plutôt que d'une moralité ; mentalité propre à la pratique des genres dits populaires, qu'il faudrait qualifier plutôt de plaisants : le conte satirique, la fable, la farce, la « Posse » allemande, que M. Neumann a raison (p. 180) de mettre en avant, notre fabliau... Vus sous cet angle, les faits soigneusement relevés par l'auteur sous le titre de « Gerechtigkeit » apparaîtraient sans doute plus probants, et les quelques exceptions qu'il ne peut manquer de relever (p. 115, 125, 156 et *passim*) rentreraient dans la norme.

J. Marouzeau.

Fr. Stoessl, *Prologos* (Sonderdruck aus Paulys Realencyclopädie, 1958) : Stuttgart, Druckenmüller, 139 colonnes [tirage hors commerce].

Ce tirage à part représente un véritable volume et, vu l'importance du sujet traité, mérite d'être signalé en bonne place. D'autant plus que la densité de la rédaction dissimule la richesse de la matière traitée ; le style est celui d'un résumé, particulièrement adapté à un ouvrage encyclopédique.

La partie consacrée au théâtre latin occupe une place éminente : p. 72-74 pour la tragédie ancienne, p. 118-132 pour Sénèque et l'Octavia, p. 84-118 pour la comédie. Une place importante est faite naturellement aux innovations du théâtre latin par rapport aux originaux grecs, en fonction des conditions nouvelles de représentation (l'hésitation sur la forme donnée à l'emprunt : *prŏlogos/prōlogos*, page 8, pouvait être marquée avec plus de précision), et surtout le départ est nettement tracé entre Plaute et Térence. Pour celui-ci, la caractérisation du style des prologues (p. 109 : « gepflegte, an der Rhetorik geschulte Rede ») pouvait être beaucoup plus poussée dans le sens de l'artifice, et je ne sais pas si l'on est fondé à reconnaître une qualité particulière aux prologues qui sont prêtés au poète lui-même, pas non plus s'il y a chez Térence d'une pièce à l'autre un progrès décelable dans le sens du naturel, de la clarté, de la maîtrise d'expression (p. 116, c), d'autant plus que la chronologie est loin d'être assurée (par exemple, M. Stoessel se range à peu près à l'opinion de L. Gestri, qui voit dans l'Hécyre la première pièce de Térence (p. 108, c). Il faut bien dire que sur ces divers points l'accord des spécialistes de Térence est loin d'être fait, mais le grand mérite de M. Stoessel est de bien poser les problèmes en fournissant les références aux solutions envisagées.

J. Marouzeau.

Bronislaw Bilinski, *Accio ed I Gracchi, Contributo alla storia della plebe e della tragedia romana* (Accademia Polacca di Scienze e Lettere, Biblioteca di Roma, Conferenze, fasc. 3) : Roma, 1958, 51 pages.

M. Bronislaw Bilinski publie ici, augmentée de notes qui permettent d'apprécier la qualité de son travail et l'ampleur de sa bibliographie, une conférence qu'il a prononcée l'an dernier (le 5 décembre : mais sans commémorer la 4e Catilinaire !) à la Bibliothèque polonaise de Rome dont il est directeur. Auteur d'un mémoire, en cours d'impression, sur les tendances idéologiques de la tragédie romaine sous la République, dont un chapitre a paru sous le titre : « L'*Alexandre* d'Ennius et les premières révoltes d'esclaves », M. Bilinski a entrepris de réagir contre les préoccupations trop uniquement philologiques de ceux qui étudient le théâtre latin, et le sentiment général, encore exprimé par M. Paratore, que « l'activité théâtrale à Rome n'eut jamais cette valeur de guide et d'interprétation que nous attribuons d'habitude au grand théâtre attique ». Il signale justement que pour un Cicéron les pensées des poètes tragiques n'avaient pas moins d'importance que la forme de leurs vers ou les caractères de leur technique. Il pose, en principe, que le choix des sujets et la manière dont ils étaient traités exprimaient, dans une large mesure, les sentiments politiques du poète et répondaient, plus ou moins exactement, à l'attente d'un public que les révolutions de son siècle ne pouvaient laisser indifférent. Ainsi d'Accius, à qui M. Bilinski consacre la seconde partie de son étude et une série de réflexions souvent très suggestives.

Contemporain des Gracques, Accius a fait écho, dans son théâtre, aux conflits de l'époque gracchienne : il a, le premier, introduit sur la scène latine, avec les « Phéniciennes » d'Euripide, le duel fratricide d'Étéocle et Polynice, « image spécifique d'une Rome déchirée par les luttes intestines ». Contemporain des Gracques — mais leur adversaire. C'est là une des nouveautés les plus ingénieuses qu'apporte M. Bilinski : car, à cause de ses tragédies prétextes, de son « Brutus », de son « Décius », à cause aussi de sa polémique avec Lucilius, on a tendance à se représenter Accius comme un champion de la plèbe et de la démocratie, et un ennemi du cercle des Scipions. M. Bilinski rappelle opportunément que le « Brutus » a été écrit à la gloire de D. Junius Brutus Callaicus (pourquoi démarque-t-il son prénom, *Decimus*, en *Decius*?), qui a pris part à l'exécution de C. Gracchus. En fait, il y a démocratie et démocratie. Accius, dans les tyrans qu'il mettait en scène, poursuivait les tribuns de la plèbe, suspects de viser, par la violence, à la tyrannie. « L'œuvre antityrannique d'Accius est dirigée contre les chefs du parti populaire... Cette idéologie antityrannique est le masque démocratique

qui sert à combattre l'idéologie réellement démocratique des Gracques et des masses populaires. »

Même en adoptant une autre terminologie et une autre échelle de valeurs, même en regrettant que la grandeur positive d'Accius et son sens de « la profonde dignité du sentiment national » (J. Bayet) soit méconnue (le « Décius » n'est pas cité), on suivra avec profit M. Bilinski dans le détail de sa démonstration. Le commentaire qu'il propose de certains vers où interviennent, de façon péjorative, les notions de *uolgus*, de *multi*, de *uis*, de *regnum*, est extrêmement riche. M. Bilinski a dû être bien content de trouver dans les *Pragmatica* ce vers où, semble-t-il (car on ne saurait rien affirmer), Accius reproche à on ne sait qui de *describere in theatro perperos populares*. Et naturellement il pousse un peu trop loin, parfois, sa thèse. *Oderint, dum metuant*, dans « Atrée », soulevait les applaudissements : parce que, dit Cicéron, il y avait convenance entre ces fortes paroles et le caractère du tyran. Non, rétorque M. Bilinski : plutôt parce que « le peuple voulait par là marquer son appui à la politique de ses chefs et manifester son opinion négative sur les fausses insinuations des aristocrates qui prétendaient que la lutte de la plèbe avait pour but la tyrannie ». C'est ici que l'appréciation esthétique et philologique, dont il est juste de dénoncer les excès, reprend ses droits.

Jacques HEURGON.

Werner KRENKEL, *Zur literarischen Kritik bei Lucilius* (Wissenschaftliche Zeitschrift der Universität Rostock, VII, 1957/1958, Gesellschafts-und Sprachwissenschaftliche Reiche, Heft 2, p. 249 sq.) : in-4°, 34 pages.

Excellente dissertation, qui, sur un terrain labouré par Marx, Cichorius, Knoche, Piwonka, et d'autres, réussit à apporter du neuf, et qui est important. M. Krenkel, après avoir retracé, chez les prédécesseurs de Lucilius, la croissante affirmation de l'autorité et de l'indépendance des écrivains, salue en lui le premier poète personnel de la littérature latine : il a choisi délibérément d'exprimer, en opposition aux *monstra* des tragiques, la vie réelle des simples hommes, dans une langue qui, proscrivant les affectations des *semigraeci*, imitait le naturel de la langue quotidienne. En cela continuateur de Térence. La nouveauté, c'est que, comme celui de Térence, son humanisme avait à lutter contre les « règles » ou du moins les tendances rétrogrades du *collegium poetarum*. A ce collège avaient appartenu le *uetus poeta* Luscius de Lanuvium, l'ennemi de Térence, et les *maleuoli*, les *pauci* qui prétendaient régenter le monde des lettres, et dont la tradition, en fait, ne lui assigna que le sixième rang parmi les poètes comiques. Mais de ce collège, à la

génération suivante, le *magister* devait être Accius, qui se faisait statufier dans l'*aedes Camenarum* et ne daignait pas se lever, de son siège de président, quand y entrait un sénateur. Et par là les causes de la polémique entre Lucilius et Accius s'éclairent et se précisent. Ce n'était pas un rival quelconque que le satirique attaquait. Ce n'était pas seulement un adversaire de Scipion Émilien. C'était le représentant d'une « académie » qui croyait pouvoir tenir en lisière son tempérament irréductible, exclure des genres nobles et de la *poesis* ses *sermones* et ses *epistulae*, lui imposer l'usage d'un style farci d'hellénismes et lui dicter une orthographe. Plusieurs fragments obscurs de Lucilius trouvent ici leur explication.

Jacques HEURGON.

Michel RUCH, *L' « Hortensius » de Cicéron. Histoire et reconstruction* : Paris, Les Belles-Lettres, 1958, 186 pages.

Des œuvres perdues de Cicéron, il n'en est qu'une dont la disparition semble nous avoir privés d'un chef-d'œuvre : c'est l'*Hortensius*. Il n'avait pas fait l'objet d'un travail d'ensemble depuis la thèse latine d'O. Plasberg (1892). On se félicite d'en voir, par les soins de M. Ruch, une présentation qui s'offre à nous sous la forme d'une série des fragments groupés en chapitres, selon l'ordre supposé de la composition et suivis chacun d'un commentaire substantiel. La reconstitution paraît dans l'ensemble vraisemblable et permet de mesurer l'intérêt de l'ouvrage. Chaque fragment est accompagné d'une bonne traduction.

On regrettera un peu que nul tableau de concordance ne soit donné nulle part avec l'édition couramment citée de ces fragments, celle de Müller, que pas davantage il ne soit renvoyé aux numéros de celle-ci pour chacun des passages. Cela gênera ceux qui auront à retrouver ici les textes cités par quelque auteur d'après Müller. On regrettera aussi qu'aucun apparat critique n'accompagne chaque fragment. Parfois même, n'ayant que le texte adopté par M. Ruch, nous ne pouvons nous rendre compte de la leçon des manuscrits (ainsi, p. 155, frag. 85, on choisit *artissime* avec Usener et l'on nous dit que Haeberlin veut *aptissime* ; mais quelle est la leçon des manuscrits?).

Le commentaire est en général soigneusement travaillé, mais la rédaction est à certains moments peu claire, parfois même incohérente. Ainsi, p. 29, on nous dit à la suite qu'en 89 Cicéron croit que la carrière oratoire est exclue pour lui et qu'il était évident que pour aborder le *cursus honorum* il fallait commencer par la rhétorique ; p. 35-37 la discussion de la chronologie me semble obscure ; p. 50 je ne comprends pas l'argument prêté à Schwenke : de l'*Hortensius* « Hadoardus cite le même passage que saint Augustin (*De Trin.*, 14, 9, 12) ; il n'y a donc pas lieu

d'admettre qu'il l'ait recopié d'un autre document que du texte même » ; p. 111, « d'après les Stoïciens certains hommes sont capables de suivre directement la nature, sans maître, et d'autre part tout système philosophique qui met au nombre des biens une chose qui n'a point de part à la vertu fausse la nature. Nous saisissons *donc* (je souligne) ici un thème extrêmement important : l'opposition *natura* d'une part, *ratio-uirtus* de l'autre ». L'opposition m'échappe ; p. 116 je ne comprends pas le rapport que présente l'alinéa 2 avec le frag. 52 qu'il commente ; p. 122, je ne vois pas pourquoi est alléguée la remarque de M. J. Léonard sur φρόνησις (*prudentia*) et σοφία (*sapientia*) chez Aristote. Elle montre que le sens de φρόνησις tend à ne désigner plus que la « sagesse pratique » ; or Cicéron identifie dans le frag. 58 *sapientia* et *prudentia* ; p. 127, dire : « Nous voulons tous être heureux » (Cicéron) et « Le bonheur est la fin dernière » (Aristote), ce n'est pas dire la même chose. Tout le paragraphe 1 consacré à cette dernière idée est hors du sujet ; p. 130, je ne vois pas ce que la phrase : « D'une façon générale, l'antithèse de la coûtume, etc. », a à voir dans le contexte ; p. 138 je ne vois pas en quoi l'alinéa 4 se rapporte au frag. 66 : le texte cité par Usener, si on admettait l'hypothèse de celui-ci, serait au fond un autre fragment ou une allusion à un autre passage.

La bibliographie comporte quelques lacunes. Pour le *De oratore* si Von Arnim a mis en valeur l'influence de Philon de Larisse, on ne saurait oublier la thèse de Schulte qui a cru devoir souligner celle de Posidonius (p. 30-31) ; p. 41 les *Recherches sur les « Confessions »* de M. Courcelle eussent remplacé avantageusement les titres allégués ; p. 45, pour l'*Hortensius* et Boèce, on ne saurait omettre les pages décisives de M. Courcelle dans ses *Lettres grecques en Occident* (p. 281 et suiv. de la première édition) ; p. 76 une référence à la thèse de M. Rambaud sur Cicéron et l'histoire s'imposait ; pour la lettre 90 de Sénèque le renvoi à un vieil article d'E. Norden est bien insuffisant (voir, en dernier lieu, l'article *Poseidonios* de Karl Reinhardt dans la *Realencyclopädie*, col. 805, 48 et suiv. avec une bibliographie) ; p. 138, sur Cicéron et la gloire sont omises mes *Études sur le « Songe de Scipion »* aussi bien que le travail de Leman ; p. 140 sur la grande année, de nouveau mes *Études* et les articles de M. Van der Waerden ; p. 160, pour les îles des Bienheureux et la vie contemplative, un rapprochement s'imposait avec *De finibus*, V, 53 (de source péripatéticienne, peut-être par le canal d'Antiochus d'Ascalon).

Des expressions ou interprétations sont discutables : cf. p. 35 « Nonius vivait en Tunisie » ; p. 47 il nous est dit que Martianus Capella était l'auteur « d'un *De rhetorica*, encyclopédie datant du v^e^ siècle » : c'est confondre la partie avec le tout ; p. 74 les raisons de rattacher le

frag. 11 à l'*Hortensius* ne sont pas bien fortes ; le frag. 12 est mis dans la bouche de Catulus pour des raisons qu'on ne voit pas : parce qu'il loue la poésie? est-ce un motif suffisant? P. 81 *lentius*, visiblement péjoratif, ne peut se rendre par « plein de modération » ; p. 118, pour le deuxième des fragments — groupés sous le n° 56 — la première explication avancée par M. Ruch est seule à retenir : il s'agit de l'ἐγκύκλιος παιδεία considérée comme « propédeutique » de la philosophie (voir, par exemple, Marrou, *Histoire de l'éducation*, p. 45 et suiv.) ; p. 155 un mot de commentaire eût été le bienvenu sur les *ueteres illi siue uates siue in sacris initiisque tradendis diuinae mentis interpretes* : à ce signalement, le lecteur de la *République* reconnaît les orphiques ; le détail peut remonter au *Protreptique* d'Aristote.

Pierre BOYANCÉ.

Giovanni FORNI, *Valore storico e fonti di Pompeio Trogo* ; I : *Per le guerre greco-persiane* (Publications de l'Université d'Urbino, série Lettres et Philosophie, VII) : Urbino, 1958, 221 pages.

Comme l'auteur le souligne expressément, il s'est vu encouragé à l'effort méthodique de sa recherche des sources de Trogue-Pompée, non seulement, comme on est bien obligé de le faire, par l'analyse de l'épitomé des *Histoires philippiques* de Justin, mais par les résultats qu'a paru obtenir récemment O. Seel dans sa collecte des *Fragmenta* trogiens, publiée en 1956 chez Teubner. Il ne présente d'ailleurs encore que la première partie de son enquête, un autre volume étant prévu pour l'analyse d'autres épisodes, apparemment choisis dans l'histoire hellénistique. Il a eu le temps de signaler, dans un *Addendum* en fin d'ouvrage, la concordance générale de ses conclusions avec celles que tirait, d'un examen plus strictement philologique, un autre érudit italien, M. L. Ferrero, dans une publication sortie presque en même temps que la sienne (*Struttura e metodo dell'Epitome di Giustino*, publ. de la Faculté de Lettres et Philosophie de l'Université de Turin, IX, 2, 1957). De copieux résumés de tous les travaux publiés sur le sujet depuis la fin du siècle dernier, véritable *Bericht* dans le style de ceux du Bursian, situent la tentative personnelle de l'auteur. La densité de ces études à l'époque récente est frappante, presque surprenante si l'on considère l'extrême difficulté — que M. Forni reconnaît avec franchise — de réaliser des progrès substantiels dans la reconstitution de l'œuvre personnelle de Trogue-Pompée et dans la détermination de ses sources. Ce renouveau d'intérêt, à une époque où, dans son principe, la *Quellenforschung* a perdu de son prestige, ou, quand elle tente à nouveau les enquêteurs, fait aujourd'hui une confiance souvent excessive aux critères stylistiques, s'explique d'abord par le grand progrès de nos connaissances

sur l'histoire hellénistique. Je crois qu'il tient aussi, et d'une façon plus originale, à la curiosité que nous avons, depuis un quart de siècle, des points de vue non complètement romains, voire des tendances antiromaines, de l'historiographie antique. Timagène a dû à cette curiosité une attention un peu semblable à celle que les historiens de la philosophie ont témoignée à l'égard de l'œuvre perdue d'un Posidonius ; il était tentant de retrouver son influence, courtoise mais suffisamment indépendante à l'égard des intérêts romains, équitable par exemple pour les Parthes. Des savants italiens ont eu leur place dans ce mouvement, et, tout en admettant que l'hypothèse Timagène est aujourd'hui dépassée, M. Forni tient compte opportunément des recherches ingénieuses ou profondes qu'ont faites sur ces sujets, entre autres, M. Arnaldo Momigliano en quelques articles, M. Piero Treves en ses deux livres récents, l'un sur « Le mythe d'Alexandre et la Rome d'Auguste », l'autre sur « Euphorion et l'historiographie hellénistique ». Il se défend d'ailleurs des points de vue radicaux, et, en ce qui concerne les possibles emprunts faits dans l'Antiquité latine à Trogue par d'autres que Justin, reste avec prudence un peu en deçà des conclusions de O. Seel lui-même.

Ayant fait avec soin le tour de toutes ces enquêtes antérieures, M. Forni oriente la sienne vers un calcul aussi exact que possible du rapport de l'épitomé de Justin avec les livres de Trogue-Pompée : la proportion de la réduction n'est pas régulière, et tient moins à un système de résumé qu'à des « omissions » inégales selon les livres. Trogue-Pompée, un peu naturaliste, aimait les digressions sur le site, le climat des divers pays, l'origine des peuples, la généalogie des dynasties, etc. ; Justin a fait beaucoup de suppressions, avec de médiocres raccords ; là où il ne résume pas trop, d'ailleurs, il est sans doute très docile à son modèle. M. Forni estime que cette docilité et l'absence même chez Justin de vraie formation historique nous garantissent en pareil cas son objectivité (p. 125). Un problème qui est assez grave à la vérité, mais difficile à étudier avec précision, est celui du public du IIe siècle de l'Empire, pour lequel Justin écrivait, et qui savait se contenter de son médiocre talent. Celui de Trogue-Pompée, c'est-à-dire la génération de César, était plus exigeant et certainement mieux servi, encore qu'il ne faille pas exagérer, en l'autre sens, l'originalité que devait présenter l'histoire universelle de ce Gallo-Romain, déjà conçue sans doute comme une compilation. Trogue, dont un oncle a servi sous Pompée dans la troisième guerre de Mithridate, écrivait à un moment où l'histoire de la Grèce et de l'Orient ancien paraissait se consommer dans l'empire de Rome, et il avait le mérite certain d'aider son public à ne pas oublier les passés indépendants. A qui a été pris le titre d'Histoires « philippiques »? — M. Forni ne reprend pas ce problème, mais indique au

passage sa tentation de suivre l'explication déjà proposée (notamment par A. Momigliano) par un usage allégorique du nom du roi vainqueur de Démosthène, et secondairement de celui de la bataille gagnée par Octave et Antoine sur Brutus et Cassius... L'intention serait de marquer comme sujet du livre l'effondrement de la liberté grecque. Le problème existe, certes ; il est lié en partie à celui du titre donné par Cicéron lui-même à ses véhéments discours contre Antoine, et la solution que j'en ai suggérée ici (t. XXX, 1952, p. 66-68) supposerait un jeu de mots : du titre des discours de Démosthène avec quoi? — De toute façon, la conception de Trogue-Pompée s'apparentait, sans abuser sans doute de philosophie historique, à celle de la « succession des Empires », théorie dans laquelle la dynastie de Macédoine a toujours été retenue par les Romains comme celle dont les droits avaient passé à Rome. Et c'est ainsi seulement que les lecteurs du siècle des Antonins devaient entendre le nom des *Historiae Philippicae*.

M. Forni a défini avec la rigueur de théorèmes (voir surtout p. 151) les critères qu'il estime justes pour sa recherche : rapport de l'original de Trogue avec le résumé correspondant de Justin (grande attention est donnée aux indications des *prologi*), sources présumées de Trogue-Pompée, à reconstituer, par exemple, par la concordance entre Justin et un mémorialiste comme Valère-Maxime, ou par la différence entre eux lorsqu'on a des raisons de ramener à Trogue le témoin différent. Il s'agit d'ailleurs rarement de vraies divergences, Trogue déjà s'étant peu soucié d'opposer des opinions et ayant peut-être désigné trop vaguement ses *auctores*.

Dans son cinquième chapitre, M. G. Forni donne un essai d'application méthodique de ses critères aux épisodes des guerres médiques : tour à tour sont étudiées l'expédition d'Artaphernès et Marathon, celle de Xerxès, les Thermopyles et Salamine, le retour de Xerxès en Perse, etc. ; pour chaque épisode, un calcul rigoureux est tenté, visant à déterminer si Trogue dépendait d'Hérodote, de Théopompe ou d'Éphore, les biographies de Miltiade par Cornélius Nepos, de Thémistocle par Plutarque, permettant d'élargir la base des comparaisons.

Une telle recherche suppose une longue patience et sa méthode paraît impeccable. L'auteur sait que ses résultats ne peuvent être que limités et prudents. Quel astronome, ayant à déterminer la position et les mouvements d'une planète non observable à partir de ceux d'un satellite observable, ne préférerait se trouver dans la situation inverse? — La découverte de quelques pages du vrai Trogue-Pompée sur quelques papyrus d'Égypte apporterait sans doute des données plus positives. Mais il est loisible de penser que ces résultats concorderaient pour l'essentiel avec ceux qu'a devinés tout l'effort philologique des modernes.

J. Gagé.

Aelius Pasoli, *In Properti Monobiblon commentationes* (Università degli Studi di Bologna. Studi pubblicati dall'Istituto di Filologia Classica, II) : Bologna, Zanichelli, 1957, 144 pages, 1.500 lires.

Il pouvait sembler téméraire, après tant d'études et de commentaires consacrés à Properce, et notamment l'édition commentée du « *Monobiblon* » due à M. Enk (2 vol., Leyde, 1946), de prétendre apporter des éclaircissements nouveaux à ce texte. M. Pasoli, élève de J. B. Pighi, a tenu la gageure, et son livre mérite de prendre place dans la bibliothèque de quiconque s'est donné pour tâche de comprendre Properce.

En réaction contre les éditeurs et les interprètes de Properce, enclins à suspecter partout des fautes de texte, M. Pasoli s'est donné pour tâche d'expliquer par principe et de justifier la tradition du *Neapolitanus*, à laquelle il accorde, à juste titre, une valeur prééminente. Étudiant, pour chaque élégie, les passages controversés, il propose une solution, et il nous a semblé que, bien souvent, son interprétation n'était pas sans vraisemblance. Chemin faisant, il est amené à prendre parti sur des problèmes généraux, concernant tout particulièrement la langue et le style du poète, si bien que l'index qui termine l'ouvrage est un précieux répertoire, dont l'utilité dépasse l'interprétation du Ier livre.

Dès la première élégie, M. Pasoli se sépare de l'interprétation traditionnelle : pour lui, il ne s'agit pas d'une plainte du poète soucieux de se réconcilier avec Cynthie, mais d'un poème des premiers temps de son amour, alors que la jeune femme se montrait rebelle à ses avances. Cette interprétation repose sur celle du troisième vers (*tum mihi constantis deiecit lumina fastus*). Le rapprochement avec d'autres passages (I, 7, 25 ; 13, 27) autorise à traduire : « tes dédains de fille sage m'ont fait baisser la tête », ce qui donne tout son sens au vers 5 : *donec* (*Amor*) *me docuit castas odisse puellas.* C'est parce que Cynthie résiste, parce qu'elle se montre « *casta* » que le poète en vient à détester les « filles sages ».

Des remarques relatives à la seconde élégie, nous retiendrons la justification de *persuadent*, au vers 13 : *litora natiuis persuadent picta lapillis.* Mais, pour que la justification fût complète, il conviendrait peut-être de montrer que le verbe peut, ici, prendre un sens voisin de « plaire » (sens autorisé par l'étymologie), au lieu de sous-entendre, assez faiblement : *ad se admiranda.*

Il est bien tentant aussi de faire de *duris cotibus* (*Él.* 3, 4) un ablatif de lieu sans préposition. Le poète montrerait alors Andromède, libérée, s'endormant à même la roche dure où elle était naguère enchaînée.

A la vérité, ce n'est pas l'attitude prêtée à l'héroïne par les peintres antiques, mais c'est bien celle de Psyché, en des circonstances analogues, et nous avons peut-être là l'une des versions rares de la légende, comme Properce les aimait. Dans la même élégie, les vers 31 et 32 (*donec diuersas praecurrens luna fenestras / luna moraturis sedula luminibus*), M. Pasoli montre, avec vraisemblance, qu'il s'agit des volets ouverts de la fenêtre (*fenestras diuersas*) ; quant au pentamètre, il signifierait : « la lune qui attarderait volontiers sa lumière, si elle n'était consciencieuse ».

L'élégie V est comprise dans un sens entièrement nouveau. Il ne s'agit plus d'un avertissement à un ami qui tenterait de séparer Properce et Cynthie, mais d'une situation autrement délicate : Gallus, l'ami en question, serait un des amants « passagers » de Cynthie, l'un de ces amants tolérés par Properce, et celui-ci le mettrait en garde contre la tentation de s'attacher davantage à la jeune femme.

Il paraît plus difficile d'accepter, au vers 26 de l'élégie VI, la leçon *nequitiae*, corrigée par Fonteine, dès 1911, en *nequitia*. Dire que la *nequitia*, l'incapacité du poète à mener une vie active, est devenue pour lui une seconde nature, au point que l'expression *animam reddere nequitiae* équivaudrait à *animam reddere naturae* (c'est-à-dire « mourir »), nous paraît d'une subtilité excessive.

L'élégie VIII (*Tune igitur demens...*) est naturellement étudiée avec soin. M. Pasoli rejette la division en deux poèmes introduite par J. Lipse, et refuse toute transposition, suivant ainsi L. Alfonsi (*Miscellanea Properziana* ; cf. *R. É. L.*, XXXV, 1957, p. 343).

Les interprétations proposées témoignent d'un sens très sûr de la langue. On notera, par exemple, les remarques sur l'emploi de *nullus* (Élégie IX, v. 23), de *quaecumque* (Élégie X, v. 19) ou du *quod* « de relation » (Élégie VII, v. 16). Nous avons lu avec un particulier intérêt le commentaire de l'Élégie XIV, présenté à propos des vers 5 et 6 (*et nemus omne satas intendat uertice siluas, / urgetur quantis Caucasus arboribus*). M. Pasoli soutient que le parc de Tullus s'étend sur un vaste espace, depuis la rive du Tibre jusqu'au sommet (*uertice*) du Janicule. Il rapproche la description par Martial du jardin de Julius Martialis (Martial, IV, 64). Mais nous hésitons ici à le suivre. Le jardin de Julius Martialis, proche du pont Milvius, était situé sur le Monte Mario, il dominait la vallée, du haut de la colline. Il en va autrement des jardins de Tullus. Nous admettrons difficilement que ceux-ci aient pu avoir une extension aussi considérable que le veut l'hypothèse de M. Pasoli : *uertex* désigne plus probablement, pensons-nous, la cime de la futaie (*silua*) qui forme le parc (*nemus*).

A propos de l'élégie XVI, le célèbre « paraklausithyron » de Properce

(cf. N. Terzaghi, *Miscellanea Prop., cit.*), M. Pasoli résume un article (*Riv. di Filol.*, 1957, p. 239-252 ; cf. *ibid.*, 1958, p. 180-185), où il soutient que l'adjectif *Tarpeiae* (*ianua Tarpeiae nota pudicitiae*) doit être corrigé en *Patriciae*, et le poète ferait allusion à l'autel de la *Pudicitia Patricia* au *Forum Boarium*. A la vérité, la correction est surprenante ; qu'il nous suffise aujourd'hui de verser l'hypothèse au dossier d'un des vers les plus obscurs du poète.

Signalons, enfin, à propos du vers 6 de l'élégie XXI (*pars ego sum uestrae proxima militiae*), la suggestion qu'il pourrait s'agir de l'appartenance à la même secte mystique. Nous aurions dans ces mots une « reconnaissance d'initiés ». Hypothèse ingénieuse, mais assez gratuite, et que viennent appuyer seulement des considérations très générales sur la vogue des religions de salut à l'époque des guerres civiles.

Les lignes qui précèdent ne font qu'énumérer trop rapidement quelques-uns des passages étudiés par M. Pasoli. Notre choix est forcément arbitraire. On ne peut rendre justice à ce commentaire qu'en le lisant attentivement, mieux, en s'y référant chaque fois que l'on aura à examiner de près une élégie du premier livre. On sera sensible à la volonté de renouvellement dont il témoigne, en même temps qu'à sa sagesse et à sa science.

Pierre GRIMAL.

P. GRIMAL, *Horace* (« Écrivains de toujours », n° 42) : Paris, Éditions du Seuil, 1958, 192 pages, 100 images, 390 francs.

Voici que, dans cette jolie petite collection, Horace, le premier des classiques antiques qui y figure, prend la suite immédiate de Machiavel, Joyce, Molière et Cocteau. On ne trouvera pas qu'il détonne dans cet ensemble, tant l'auteur de cette monographie a su rendre vivante l'image du poète.

Vivante extérieurement par le choix des illustrations qui l'évoquent, mais aussi par les scrupuleuses reconstitutions historiques que M. Grimal a tirées des textes. Avec quel luxe et quelle minutie d'interprétations, c'est ce dont la personnalité de l'auteur pouvait nous assurer ; mais avec quelle complaisance aussi et quelle sympathie, c'est ce qui ne manquera pas de frapper et de séduire le lecteur.

Sympathie certes qu'Horace mérite bien, lui dont l'éloge a pu inspirer à Voltaire comme à Hugo quelques-uns de leurs meilleurs vers. Complaisance aussi qui lui est bien due, mais dont il n'est pas non plus sans avoir besoin. Il en faut beaucoup pour non seulement l'innocenter, mais même le glorifier de son « non bene relicta parmula » commenté en ces termes : « Ce qu'il avait perdu, ce jour-là, ce n'était pas l'hon-

neur (lui tribun militaire, « qui avait sur le champ de Philippes le commandement effectif d'une légion » !), mais seulement les espoirs dont il s'était leurré ; la défaite l'avait remis à sa place » (n'y a-t-il pas dans cette formule comme une triste résonance d'événements récents?). Il faut de la complaisance aussi pour trouver dans une chanson à boire (13e *Épode*) « autant... de grandeur qu'il y eut d'héroïsme dans le geste final de Brutus » (p. 18-19). De la complaisance encore pour louer l'*Épode* 16, « poème du désespoir, inspiré par le patriotisme le plus vrai » (p. 23), qui est en fait (excusé peut-être par un plagiat littéraire d'Hérodote?) une atroce profession de défaitisme. Il faut de la complaisance enfin pour tolérer les ignobles propos des *Épodes* 8 et 12 contre de vieilles maîtresses dont on s'est un jour très bien accommodé, les vers où le poète se plaît à détailler la décrépitude de Lycé, et ceux où il se vante de donner un Lyciscus comme successeur à Inachia ou d'avoir triché jadis sur les cadeaux qu'il devait à Cinara... « Mais la passion est éternelle, dit l'auteur (p. 27) avec une sérénité généreuse, et c'est cette éternité d'un instant fugitif qui est le secret de la poésie d'Horace. »

Soit ; mais la valeur de la poésie d'Horace est aussi ailleurs, non pas peut-être là où Horace lui-même nous engage à l'aller chercher, lorsqu'il se vante (*Odes*, III, 30) d'avoir le premier « Aeolium carmen ad Italos deduxisse modos » et lorsqu'il se met sur le pavois avec son « Exegi monumentum aere perennius » (*Odes*, IV, 30), ou son « Sublimi feriam sidera uertice » (*Odes*, I, 1), mais plutôt dans les modestes réussites de son inspiration personnelle, dont il dit pourtant (*Sat.* I, 4, 39) qu'elles ne lui confèrent pas le droit de se ranger parmi les poètes. Le lecteur des cent pages de traductions dont nous régale M. Grimal n'aura pas de peine à faire son choix entre les laborieuses amplifications de la lyrique traditionnelle, exploiteuse de thèmes et de mythes, comme l'*Ode* XII du livre I (p. 125), et les charmes imprévus des visions familières ou, comme dit joliment M. Grimal, « des jours curieusement cueillis... et des palpitations assourdies du cœur » (p. 119), en somme de ce qui échappe un peu aux grandioses prestiges de la littérature.

J. Marouzeau.

Carlos A. Disandro, *Las Geórgicas de Virgilio. Estudio de estructura poética* : Buenos Aires, Academia Argentina de letras.

Il n'est pas d'usage de recenser ici les études publiées comme articles de Revues, mais une brève mention au moins doit être faite, vu son étendue, d'un commentaire qui totalise près de 250 pages réparties dans deux tomes du *Bulletin de l'Académie argentine*, t. XXI, 1956, p. 517-601, t. XXII, 1957, p. 51-197, 175-230, 467-511.

Le premier mérite de l'ouvrage est de comporter une utile bibliographie critique qui fait l'objet d'une Introduction de vingt pages. Puis le commentaire est réparti sous les titres. I : Les Géorgiques, poème didactique ; II : La structure du poème ; III : Les éléments composants ; IV : Dessein poétique et style didactique. Il faut dire que ce commentaire est difficile à suivre et à analyser, vu la tendance d'esprit de l'auteur à systématiser, généraliser et abstraire, et ce n'est pas le sommaire proposé en tête du chapitre IV qui peut nous mettre à l'aise, non plus que la philosophie des répartitions numériques qui occupe la plus grande partie du chapitre IV, non plus que le résumé de la conclusion que l'auteur oppose, « por incierta que resulte », à l'interprétation de la critique « positiviste » (?).

Mais c'est évidemment ma faute si je ne parviens pas à réaliser, selon les termes de cette conclusion, « le mystère de formulation lyrique par lequel Virgile réussit à réunir harmonieusement la représentation d'une réalité très proche et sa profonde résonance sacrée ». Je laisse à de plus métaphysiciens que moi le soin de tirer de cette savante exégèse le profit qu'elle leur ménagera certainement, et me borne à louer l'auteur de tout ce que, après tant d'autres, il pense encore apporter à la solution de ce qu'on appelle, je ne sais trop pourquoi, l'énigme virgilienne.

J. MAROUZEAU.

Folco MARTINAZZOLI, *Sapphica et Virgiliana, Su alcuni temi letterari della tradizione poetica classica* (Bibl. lett. class., n° 4) : Bari, Adriatica editrice, 1958, 170 pages.

M. Martinazzoli apporte sa contribution à l'étude des thèmes de la littérature latine. Il paraît d'ailleurs ignorer ce qui a été fait en France à cet égard et ne cite ni M. J. Aymard ni M. P. Miniconi. Mais, après tout, le principal est qu'il applique à ces enquêtes difficiles et souvent fallacieuses son enthousiasme et sa perspicacité. Après une Introduction, où il rappelle ce que nous savons depuis longtemps sur l'originalité et l'imitation chez les Anciens, il s'attache à deux thèmes. Le premier est celui de la nuit de durée double : M. Martinazzoli le trouve dans un fragment de Sapho, que Libanius paraphrase *orat.* 12, 99 (ed. Foerster, t. II, p. 44). Il analyse le court passage avec beaucoup de perspicacité, et l'étude des auteurs plus tardifs qui utilisent ce thème lui permet d'éclairer Sapho elle-même (cf. p. 72. — Pour une autre édition, M. Martinazzoli pourra compléter sa bibliographie de Sapho en mentionnant l'ouvrage de M. Fernández Galiano, *Safo*, Madrid, Cuadernos de la Fundación Pastor, 1958). — Il a réuni autour de la poétesse grecque un certain nombre de textes intéressants. Il

faudrait y ajouter Lucain 6, 829-830 ; Sénèque, *Herc. Oet.*, 147-150 ; 1500-1501 ; 1697-1698 ; 1865-1866 ; *Herc. fur.*, 24-26 ; et Stace, *Theb.*, 12, 300-301. Sans doute pourrait-on aussi utiliser Stace, *Theb.*, 5, 177-180 ; 10, 1-2 et *Silv.*, 4, 6, 17.

Le chapitre suivant porte sur l'ὁμοιοπάθεια (cf. *Lydia* 42 : *Luna, dolor nosti quid sit, miserere dolentis*) : les rapprochements avec Philodème de Gadara, Méléagre ou Callimaque ont beaucoup de portée, et nous voyons véritablement le cheminement du thème. Pourtant c'est sur le vers de Virgile, *Aen.* 1, 630 (*Non ignara mali miseris succurrere disco*), que M. Martinazzoli s'attarde le plus. Des comparaisons probantes l'incitent à penser que le *non* porte sur *disco* plus que sur *ignara* ; sinon, Virgile aurait écrit *haud*. La phrase de Didon signifierait : « je n'ai pas à apprendre à secourir les malheureux, car je sais ce qu'est le malheur ». C'est le seul sens qu'admettent Servius et Donat. L'interprétation a l'avantage de respecter le sens exact de *discere* et d'expliquer le temps du verbe ; mais la vigueur de la penthémimère n'est pas de nature à la confirmer.

M. Martinazzoli termine en rappelant les imitations modernes de ces deux thèmes : il y aurait là beaucoup à ajouter. Je crois que ces confrontations et analogies, menées systématiquement, apporteraient de vives lumières sur l'histoire de la latinité après les Latins. Il y a là de vastes enquêtes à poursuivre, et presque rien n'a été fait.

Pourquoi faut-il que l'auteur conclue ce très intéressant ouvrage par un *Congedo* emprunté à J. Chardonne : « Le but de toute culture littéraire c'est d'apprendre à lire? » Il me semble que la profondeur d'une pareille « pensée » est surtout d'apparence. A quoi l'on répondra que c'est aussi un art, de donner à des évidences l'allure de révélations.

H. Bardon.

Carlos Soltero González, *El « Apéndice Virgiliano »* : Quito, Editorial Clásica, 1958, 176 pages.

La thèse de doctorat consacrée par M. González à l'*Appendix Vergiliana* forme le tome II des publications de l'Institut supérieur d'Humanités classiques, placées sous les auspices de l'Université catholique de l'Équateur. Cet ouvrage comporte deux parties, la première — chapitres I à V — rappelle l'état des recherches sur cet ensemble de textes attribué à Virgile, et la méthode d'investigation qui permettra de dirimer les problèmes d'authenticité et d'attribution « vraisemblables » ; les chapitres VI à XIII — dont la table des matières omet toutefois de donner la numération — traite de chaque œuvre particulière que l'on éclaire, discute et classe à la lumière des *testimonia* antiques et « des méthodes propres à la critique interne ».

Après avoir mentionné les travaux qui virent le jour dès le début de notre siècle, M. González aborde l'histoire de la transmission du texte, tant manuscrite qu'imprimée (p. 12 à 18), et, regrettant la subjectivité des philologues dans l'appréciation de l'éventuelle paternité de ces textes, il choisit de les analyser quant au fond, à la forme et aux modes de pensée chers à Virgile, en rejetant pour sa part la fantaisie des conclusions fondées sur la mystique des nombres (p. 39-40) ou la simple « couleur » maronienne.

Le *Culex* fait l'objet de la première étude. Notre collègue estime que l'examen des « proportions », la forme de la sensibilité et le goût du poème ne sont pas suffisantes pour le faire accepter comme une œuvre de jeunesse de Virgile, et malgré Scaliger, il conclut à son inauthenticité. Relevant d'autre part dans la *Ciris* (v. 398) une imitation directe de Virgile (*Bucoliques*, IV, 49) — sans toutefois y retrouver la marque de l' « esprit » du poète (p. 90) — M. González reconnaît qu'il ne peut non plus placer ce texte au nombre de ceux dont l'inspiration est purement virgilienne ; on sent percer cependant dans son jugement le regret de ne pouvoir le soutenir par des « statistiques ou des pourcentages ». Le *Poème de l'Etna*, tout comme la *Ciris*, fut attribué à de nombreux poètes : Ovide, Manilius, Claudien entre autres, mais si J. Vessereau de nos jours propose de mettre cette œuvre au compte de l'auteur de l'*Énéide*, notre confrère d'outre-Atlantique lui découvre une conception tout à fait opposée à celle de la poésie du Mantouan.

Lorsqu'il s'agit du *Catalepton*, le lecteur est invité à rejeter l'hypothèse de M. Carcopino et à constater, avec M. Galletier, l'inégalité de valeur de ces quatorze poèmes qui ne comprendraient, comme authentiquement virgiliennes, que les pièces V et VIII.

Quant aux *Dirae-Lydia* elles ne formeraient qu'un seul poème (p. 133), mais qui ne saurait être de Virgile, ce que confirme d'ailleurs l'étude métrique (p. 137), et cela en dépit des témoignages d'authenticité apportés par les anciens. La *Copa* serait aussi à rejeter de l'œuvre de notre poète à cause de son « épicurisme », tout comme le *Moretum* ; mais on peut objecter à ce jugement que ceux qui songent à situer ces œuvres au moment de la jeunesse de Virgile les rattachent aux essais datant de l'époque où le poète cherchait auprès de Siron le soutien moral de la doctrine d'Épicure.

Restent enfin les deux courtes pièces : *In Ballistam latronem*, *Sic vos non vobis* et l'épitaphe dite de Virgile. M. González accepte de lui attribuer la première, mais sous la réserve qu'il s'agit d'un distique où s'est exercé la Muse du poète encore enfant ; il suspend son jugement pour la seconde, que sa transmission par un seul manuscrit bodléien de la *Vie* de Donat rend malaisée à situer avec vraisemblance. C'est

au hasard de la découverte au forum de César d'un graffito présentant le début de l'hexamètre initial de l'épitaphe attribuée à Virgile que ce texte doit d'être considéré par notre collègue comme pouvant rattacher sa composition à « l'humble plume » de l'auteur de l'*Énéide*.

Les analyses de M. González l'ont ainsi conduit à chercher dans des textes d'authenticité discutée les aspects de la personnalité du poète révélés dans ses œuvres majeures. Faute de les découvrir dans des compositions de moins noble ordonnance, ou dans des textes réduits parfois à un distique, il est porté à croire à leur inauthenticité. Or il semble qu'il eût été souhaitable de faire précéder les études particulières du rappel des caractères fondamentaux de l'inspiration et de l'art virgiliens, auxquels il serait fait appel pour juger, ensuite, les textes de l'*Appendix* ; l'auteur de l'ouvrage avait cependant senti cette obligation, puisqu'il déclare dans sa conclusion qu'une « étude complète de l'œuvre et de la personnalité de Virgile doit précéder celle de l'*Appendix* ».

Aussi, reconnaissant la qualité de l'effort de confrontation des témoignages anciens et des conclusions récentes sur la paternité de l'*Appendix Vergiliana*, regretterons-nous le caractère restreint de l'information préalable à cette étude. Il demeure cependant que l'édition destinée à accompagner cette présente enquête est attendue de tous ceux qui, après avoir apprécié la finesse de l'analyse de M. González, lui savent gré d'avoir planté au pays des fleurs de feu ce rameau virgilien.

Gabriel ROCHEFORT.

Ovidiana. Recherches sur Ovide, publiées à l'occasion du bimillénaire de la naissance du poète par N. I. HERESCU, avec le concours de D. ADAMESTEANU, V. CHRISTEA, E. LOZOVAN : Paris, Les Belles-Lettres, 1958, 567 pages.

C'est un sentiment d'appartenance quasi filiale qui a présidé à l'élaboration de ce volume, puisque l'idée en a été inspirée à un groupe de Roumains par la mémoire de celui dont l'exil a fait leur compatriote. Tel est bien le sens qui se dégage de l'Avant-Propos mis en tête du volume par celui qui a été l'initiateur et le réalisateur du recueil, dont je reproduis ici la riche table des matières.

— *La patrie d'Ovide* :

E. T. SALMON, S. M. P. E. (Sulmo mihi patria est) : p. 3.

— *Études générales* :

P. ARNALDI, La retorica nella poesia di Ovidio : p. 23.

T. F. HIGHAM, Ovid and rhetoric : p. 32.

H. HERTER, Ovids Verhältnis zur bildenden Kunst : p. 49.
H. BARDON, Ovide et le baroque : p. 75.
J. MAROUZEAU, Un procédé ovidien : p. 101.
W. F. JACKSON KNIGHT, Ovids' metre and rhythm : p. 106.
B. AXELSON, Der Mechanismus des ovidischen Pentameterschlusses : p. 121.
— *Le poète de l'amour* :
O. SEEL, Von Herodot zu Ovid (*Am.* III, 14 — Herod. I, 8, 3) : p. 139.
E. DE SAINT-DENIS, Le malicieux Ovide : p. 184.
E. J. KENNEY, Nequitiae poeta : p. 201.
S. D'ELIA, Il problema cronologico degli *Amores* : p. 210.
A. KER, Notes on some passages in the amatory poems : p. 224.
— *Le poète des dieux* :
L. P. WILKINSON, The world of the *Metamorphoses* : p. 231.
P. GRIMAL, La chronologie légendaire des *Métamorphoses* : p. 245.
F. DELLA CORTE, Il Perseo Ovidiano : p. 258.
L. ALFONSI, L'inquadramento filosofico delle *Metamorfosi* : p. 265.
W. C. STEPHENS, Two stoic heroes in the *Metamorphoses* : Hercules and Ulysses : p. 273.
R. CRAHAY–J. HUBAUX, Sous le masque de Pythagore : p. 283.
P. FERRARINO, Laus Veneris (*Fasti*, IV, 91-114) : p. 301.
A.-M. GUILLEMIN, Ovide et la vie paysanne (*Met.* VIII, 626-726) : p. 317.
P. J. ENK, *Metamorphoses* duplici recensione seruatae sint necne quaeritur : p. 324.
Fr. MUNARI, Identificazioni di codici Heinsiani delle *Metamorfosi* : p. 347.
— *Le poète de l'exil* :
E. PARATORE, L'elegia autobiografica (*Tr.* IV, 10) : p. 353.
Sc. LAMBRINO, Tomes cité gréco-gète chez Ovide : p. 379.
D. ADAMESTEANU, Sopra il *Geticum libellum* : p. 391.
E. LOZOVAN, Ovide et le bilinguisme (Note de N. I. HERESCU) : p. 396.
D. MARIN, Intorno alle cause dell'esilio di Ovidio : p. 406.
R. MARACHE, La révolte d'Ovide contre Auguste : p. 412.
N. I. HERESCU, Le sens de l'épitaphe ovidienne : p. 420.
— *Minora et Incerta* :
J. A. RICHMOND-O. SKUTSCH, Restaurations in *Halieutica* : p. 445.
A.-G. LEE, The autorship of the *Nux* : p. 457.
— *Influence, Survie, Actualité* :
R. T. BRUÈRE, Color Ovidianus in Silius *Punica* 1-7 : p. 475.
L. HERRMANN, L'influence d'Ovide sur *Octavie* : p. 500.

Elisabeth THOMAS, Ovidian Echoes in Juvenal : p. 505.

F. W. LENZ, Das pseudo-ovidische Gedicht *De medicamine aurium* : p. 526.

F. PEETERS, Ovide et les études ovidiennes actuelles : p. 541.

Deux Index copieux, l'un *rerum et uerborum*, l'autre *locorum*, donnent un accès méthodique à cette somme imposante de monographies dont la publication ne manquera pas de relancer, s'il en était besoin (cf. l'Avant-Propos, p. XI et notes 1-3), les études ovidiennes.

J. MAROUZEAU.

Ezio BOLAFFI, *La critica filosofica e letteraria* in *Quintiliano* (Collection Latomus) : Bruxelles, Latomus, 1958, 63 pages.

Ce livre est avant tout un instrument de travail. L'auteur veut éclairer ceux qui cherchent à pénétrer l'enseignement de Quintilien, mais non mettre en lumière sa personnalité ; il a même négligé à dessein les documents d'où il pouvait la dégager : son activité professionnelle et ses sentiments de famille. De plus c'est là une œuvre artificielle, puisque de l'avis des moins avertis Quintilien s'oppose au mouvement le plus irrésistible, celui de la vie, et s'efforce d'en remonter le cours dans un passé révolu. C'est avec cette persuasion que nous devons le relire sans nous étonner de trouver chez lui côte à côte l'actuel et l'ancien.

Il faut aussi n'y pas chercher les idées générales. Ces quelques pages offrent un tableau complet de la littérature au milieu de laquelle a vécu Quintilien, composé de l'accumulation des détails. D'où la série de dix chapitres dans lesquels M. Bolaffi a groupé le contenu de l'*Institution oratoire* : Quintilien, pédagogue et maître ; De l'imitation ; Rapport chez Quintilien de l'école et des styles ; Adhésion de Quintilien à l'union inséparable de la philosophie morale et de l'art oratoire ; Comment Quintilien a compris le rôle du philosophe et jugé les sectes philosophiques, etc.

La déclaration de principe de Quintilien est dirigée contre la corruption du style. Pour M. E. Bolaffi, aux yeux du rhéteur, classicisme et style corrompu sont représentés d'une part par Cicéron, dont le nom n'est pas celui d'un homme, mais celui de l'éloquence, et par Sénèque ; jugement traditionnel qui a le tort de rapprocher des contraires sans tenir compte de nuances dont dépend son exactitude. La gloire de Quintilien est d'avoir été le premier professeur jouissant d'un traitement d'État. Mais on sait que la constitution romaine a toujours été en retard sur la vie contemporaine, et la fonction de ce professeur correspondait aussi peu à son milieu littéraire que celle des consuls à leur milieu politique. D'ailleurs, dit M. E. Bolaffi, la période de gloire commence pour Quintilien par deux siècles d'oubli, et c'est

même seulement aux approches de la Renaissance que les modernes le découvrent et l'admirent. A-t-il écrit pour les Latins?

Cicéron avait adapté la culture romaine aux besoins du citoyen romain ; ce dernier avait disparu au principat d'Auguste ; Sénèque l'adapte à « l'homme » dont le *De clementia* proclame la nouvelle dignité. Quintilien, malgré une sorte d'anachronisme, a eu certainement des mérites propres à sa génération, en particulier son admirable perspicacité psychologique, qui ne portera ses fruits que plus tard. C'est lui qui a ouvert à l'enfant les portes de l'histoire, il est le fondateur de la pédagogie. Cependant la comparaison avec ses prédécesseurs le montre bien différent d'eux. Cicéron a donné aux Romains l'éloquence par laquelle on gouverne les peuples ; Sénèque, la philosophie par laquelle on les guide vers une vie supérieure ; Quintilien prépare l'orateur dès le berceau à une prononciation correcte, à une phrase harmonieuse ; mais l'empire est entre les mains d'un souverain qui tranche les questions et d'un sénat pour lequel la discussion n'est plus qu'une adulation.

L'un des chapitres suivants est consacré à l'imitation, et M. E. Bolaffi remonte, pour expliquer comment les anciens l'entendaient, à la conception de « l'enthousiasme » chez les philosophes présocratiques, telle que l'a exposée M. A. Delattre ; l'écrivain obéit à l'attrait qu'inspire à l'esprit la présence d'un grand modèle, par un mouvement naturel. Aussi le Ps.-Longin a-t-il vu dans l'imitation l'une des sources du style sublime. L'imitation ne doit pas cependant détruire l'originalité, mais, arrivé à un certain point auquel le professeur doit le conduire, l'étudiant doit ne plus user que de sa force personnelle. A ce signe, le professeur se sent parvenu au terme de sa mission.

Ces aperçus nous permettent de dégager le sens de l'étude de M. E. Bolaffi : Cicéron, Sénèque, Tacite après eux, sont des magistrats faisant au profit de leurs contemporains œuvre romaine, actuelle, insérée à son rang dans l'histoire ; Quintilien est le bénéficiaire d'une prodigieuse lecture dont chaque siècle pouvait faire et a fait son profit. M. Bolaffi a raison de montrer en lui l'incontestable fondateur de la pédagogie en même temps qu'un esprit libre, supérieur aux rhéteurs de stricte observance.

A. GUILLEMIN.

Eino MIKKOLA, *Die Konzessivität bei Livius, mit besonderer Berücksichtigung der ersten und fünften Dekade ; eine syntaktisch-stilistische Untersuchung* (Ann. Academ. scient. Fennicae, Ser. B, T. 107, 1) : Helsinki, Snellmanink. 9-11, 1957, 181 pages.

Cet imposant mémoire représente une façon de record de la minutie

analytique, au point qu'il faut pour en apprécier le réel mérite se faire une mentalité d'abstracteur. La définition de la concessivité et la distinction des diverses formes qu'elle revêt occupe une quinzaine de pages et conduit à définir une douzaine d'aspects : « reversativ et irreversativ, adjunktiv, soziativ, komparativ, temporal, konditional, permissiv, reservativ, limitativ, reversal, responsal »; l'antithèse qui est à la base de la structure concessive revêt les aspects « komputativ, moderativ, gradativ »; les antinomies de la pensée concessive sont de l'espèce « dignitativ, katastat, ausiv, dezertativ, fakultativ (frustrativ-konativ), mutativ, sensiv, justiv, alogisch, atopisch, dubitativ (errativ), simulativ, auktiv, restriktiv... ». Puis ces diverses structures sont étudiées au cours d'une centaine de pages dans les première et cinquième décades, pour nous amener à trente pages d'Index et de tableaux comparatifs.

On comprendra qu'il est difficile à un recenseur de suivre dans le détail cette débauche d'analyse ; les vues d'ensemble sont présentées dans un chapitre de quatre pages où il est encore question surtout de fréquence et de répartition : par comparaison avec Cicéron, rareté des exemples si l'on considère la concessivité explicite, mais fréquence notable si l'on observe le champ intégral de la concessivité, avec une différence d'ordre stylistique entre la première décade et la cinquième. « Telle est, nous dit la phrase finale, l'image que nous pouvons nous faire de Tite-Live au regard de l'expression de la concessivité. »

Il faut ajouter que l'auteur projette une monographie de la concessivité en latin et une enquête parallèle pour le grec (p. 144, note) ; il faut souhaiter que la généralisation de son propos nous apporte des vues plus concrètes et plus accessibles sur le sujet qu'il a choisi.

J. Marouzeau.

Giorgio Brugnoli, *La tradizione manoscritta di Seneca tragico alla luce delle testimonianze medioevali* (Atti Accad. Nat. Lincei, Memorie, Cl. Sc. filol., VIII, 8, 3) : Roma, 1957.

M. Brugnoli a examiné de très près les citations médiévales (tradition indirecte) de Sénèque le Tragique. Le Moyen Age paraît ignorer le texte de *E*, tradition à laquelle les philologues ont toujours accordé un préjugé favorable ; il ne connaissait que le texte de *A* non interpolé. En effet, les citations médiévales les plus anciennes ne coïncident avec *E* que si *E* se confond avec le texte de *A*. Toutes les fois que *A* n'est pas interpolé (et il présente des leçons qui valent bien celles de *E*), les dites citations coïncident avec lui, et ignorent *E*.

L'interpolation de *A* et, par conséquent, la division de la tradition en

deux branches se placent donc à une date relativement tardive, après le x^e siècle (*Anecdoton Lugdunense*). *A*, qui passe pour représenter la tradition interpolée, remonte, en fait, à une plus haute antiquité que *E* — lequel n'est pas beaucoup plus pur que son rival méprisé.

Il ne paraît guère possible de contester les résultats du travail de M. Brugnoli : les confrontations établies sont convaincantes, et les déductions de l'auteur sont menées avec acuité et prudence. Le stemma historique présenté (p. 280) pourra sans doute être précisé à quelques égards, mais il témoigne d'un grand progrès sur les filiations établies auparavant. Ce travail aura des conséquences très importantes sur l'établissement du texte de Sénèque : il ôte à la tradition de *E* une suprématie que personne, jusqu'à maintenant, ne lui contestait.

H. Bardon.

M. Coccia, *I problemi del* De ira *di Seneca alla luce dell'analisi stilistica* : Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1957, 155 pages.

M. Coccia, constatant non sans raison que les multiples efforts pour résoudre les problèmes relatifs à la vie et aux œuvres de Sénèque n'ont donné jusqu'ici aucun résultat décisif, a cherché si certains d'entre eux pouvaient trouver leur solution dans l'analyse stylistique de ses ouvrages. Il s'est attaqué d'abord au *De Ira*. Il commence par prendre position contre ceux qui voient dans le livre III un travail distinct des deux précédents et de date postérieure, puis contre l'hypothèse d'un double mariage de Sénèque. Il semble que sur ce dernier point il ait laissé de côté plusieurs textes importants, ceux de Dion-Xiphilinos et de Tacite et ceux qui sont fournis par les *Lettres à Lucilius*. Mais surtout il voudrait s'appuyer sur certaines particularités du style de Sénèque pour fixer la date de ses ouvrages et l'évolution de son style. Il étudie minutieusement dans le *De Ira* la structure de la période, l'ordre et la liaison des mots et des membres de phrase ; il retrouve dans les *Consolations* de l'exil, qu'il juge postérieures, les mêmes procédés, mais plus judicieusement employés, et une moindre place y est faite à la rhétorique. Enfin, dans le *De Vita beata*, dont il ne précise pas la date, apparaissent les éléments caractéristiques du *De Ira*, mais avec la tendance à la régularité de la période rencontrée dans les *Consolations* précédemment étudiées.

Peut-on vraiment tirer une conclusion de cette étude pour le problème de l'évolution du style de Sénèque? Sans doute l'abus de la tirade, une outrance particulière de l'expression ont permis depuis longtemps de classer le *De Ira* parmi les œuvres du début. Mais, d'autre part, il nous paraît, contrairement à l'opinion de l'auteur, que le genre

des *Consolations*, les circonstances où elles ont été écrites, l'état d'esprit de Sénèque à cette époque, ont pu avoir une certaine influence sur le style du philosophe. Les comparer n'a donc pas la signification que lui attribue M. Coccia. Si intéressantes que soient ces recherches stylistiques, il faudra attendre qu'elles soient étendues à toutes les œuvres de Sénèque pour qu'on puisse en apprécier les résultats.

A. Bourgery.

Ronald Syme, *Tacitus* : Oxford, Clarendon Press, 1958, 2 vol. in-8°, 856 pages, 84 sh.

Si l'on veut juger la puissance des fondations sur lesquelles M. Syme a érigé ce monument, on fera bien de consulter d'abord les *appendices* : près de 200 pages très denses, qui parfois débordent largement les problèmes de Tacite. On y trouvera des indications précises et neuves sur le *cursus* sénatorial, une chronologie de la carrière de Pline le Jeune et des hypothèses sur les dates de publication de sa correspondance, une chronologie de Suétone, mais surtout une enquête minutieuse sur l'utilisation par Tacite des « documents primaires » et une statistique de son style. Voyons de plus près cette dernière enquête : voici une liste des mots qui ne se rencontrent pas chez Tacite, celle des mots qu'il cesse d'utiliser après les œuvres mineures, de ceux qui disparaissent après les *Histoires*, de ceux qu'on ne trouve que dans la première hexade des *Annales*, etc. Je ne sais si aucun historien ancien a jamais bénéficié de recherches si passionnément minutieuses.

Cependant on voit déjà que cet ouvrage traite aussi de bien autres sujets que de Tacite. L'auteur le reconnaît lui-même, qui se défend de vouloir présenter une bibliographie du sujet *or rather subjects* de son livre et qui nous avertit dans sa préface qu'il a incorporé dans son texte les fragments d'un ouvrage inachevé sur *The Provincial at Rome*. Il faut avouer que, lorsque l'on commence la lecture, qu'il est question de l'avènement de Galba, puis de Trajan, de la carrière de Pline l'Ancien, puis de Pline le Jeune, on est surpris, d'autant plus que l'auteur présente comme assurées des thèses qui ne trouveront leur justification qu'en appendice.

Le plan original du livre est le suivant. D'abord replacer l'auteur dans son cadre. Puis établir la chronologie de sa carrière et de ses œuvres, en déterminer les sources. Parvenir enfin (p. 520 sq.) à la personnalité de Tacite. La connaissance admirable que M. Syme possède de toute la société romaine du temps, la minutie de ses recherches prosopographiques, la force de sa pensée et de son style rendent cette lecture constamment passionnante. Le livre sera désormais indispen-

sable à quiconque traitera de la période impériale et non seulement de Tacite.

Naturellement, l'auteur est, dans une large mesure, tributaire de ses devanciers. La date qu'il adopte pour le consulat de Tacite (octobre 97) est à peu près celle de M. Barbieri (septembre), et celle qu'il adopte pour le proconsulat d'Asie (112/3) celle de M. Suskin. La date de 107 proposée pour le *Dialogue* coïncide à peu près avec celle qu'adopta récemment M. Frot. Sur l'origine de Tacite, qu'il cherche en Narbonnaise plutôt qu'en Transpadane, il est d'accord avec M^me^ Mary Gordon, et d'accord avec Arthur Stein sur son origine équestre. Avant lui J. Vogt avait insisté sur l'influence exercée par Salluste sur son style et M. Walker sur l'influence de Lucain. Mais, chaque fois que M. Syme se rallie à une thèse proposée avant lui, il l'appuie d'arguments nouveaux et souvent décisifs.

Examinons rapidement les plus importantes de ses conclusions. Tacite est pour lui un homme nouveau, qui trouve sa place dans cette montée des provinciaux (*The rise of the provincials*) que M. Syme décrit dans sa conclusion. Cet historien si entiché des privilèges du Sénat est un sénateur de fraîche date. Volontiers dirais-je qu'il a autant de titres à défendre les privilèges du Sénat qu'un Saint-Simon ceux des ducs et pairs.

Pour la chronologie des œuvres, M. Syme propose les dates de 101-109 pour les *Histoires*, de 116-120 ou 123 pour les *Annales*. Au sujet de la date initiale de la composition des *Annales*, M. Syme part naturellement du texte fameux sur la frontière de l'empire romain (II, 61, 2) : *nunc rubrum ad mare patescit*. Il lui paraît assuré que *rubrum mare* ne peut désigner que le golfe Persique, partie de l'océan Indien. Impossible donc que cette phrase ait été écrite avant l'arrivée de Trajan au golfe Persique en 116. Aussitôt se présente à l'esprit le texte des bornes milliaires de 111 sur la route de Bostra à la mer Rouge : *via nova a finibus Syriae usque ad mare rubrum* (Dessau, I. L. S., 5834, 5845 a ; cf. H. C. Butler, *Trajan's Road from Bosra to the Red Sea*, dans Princeton Univ. Expedit., III, Leyde, 1921). M. Paratore les invoque dans son ouvrage pour expliquer le texte des *Annales*. Thèse que M. Syme condamne d'un mot : *irrelevant for Tacitean style and usage* (append. 71, n. 1). Pourtant le légat qui traça cette route, Claudius Severus, fut consul en 112 ; si Tacite l'a rencontré avant son départ pour l'Asie, il l'a entendu parler d'un *mare rubrum* qui n'était autre que la mer Rouge[1]. La thèse de M. Syme me paraît très fragile sur ce point.

1. Pour cet usage de *mare rubrum*, cf. Pline, *H. N.*, VI, 84.

La date de 117 est fournie aussi à M. Syme par le chapitre que Tacite consacre à l'apparition d'un phoenix sous Tibère (*Ann.*, VI, 28). Un phoenix figure sur les monnaies d'Hadrien en 117 et, selon M. Strack — suivi sur ce point par M. Syme — commémorerait l'apparition d'un phoenix à la mort de Trajan. C'est cet épisode conjectural qui expliquerait l'attention prêtée par Tacite à un tel phénomène. La conjecture paraît valable, et, dans cette hypothèse, la première hexade des *Annales* venait d'être terminée peu avant 116.

La plus grande nouveauté de l'ouvrage de M. Syme est sans aucun doute la date tardive qu'il assigne aux *Annales*. Avant lui déjà M. Strack avait fait descendre la date de la mort de Tacite jusqu'à 118. M. Syme la repousse jusqu'à 120 ou même 123. Il en résulte que toutes les *Annales* ont été écrites sous le règne d'Hadrien. Pour justifier cette thèse, M. Syme a cherché les allusions que les *Annales* pourraient renfermer au règne de ce prince. « On y trouve plusieurs avertissements à l'adresse de l'empereur Hadrien » (p. 517), et surtout bien des traits prêtés à Néron par Tacite conviendraient parfaitement à Hadrien. Je n'ai pas trouvé la démonstration irréfutable. Pour M. Syme, les *Annales* sont exactement contemporaines des *Satires* de Juvénal (115-130), et ce sont des « phénomènes parallèles ». Tout compte fait, cette thèse si grave, sans être rigoureusement démontrable, est séduisante.

M. Syme a longuement discuté, dans le texte et les appendices, le problème des sources. Il a étudié les historiens prédécesseurs de Tacite. Il aboutit à une conclusion sceptique : « Il faut savoir ignorer. » Sur un point cependant il exprime un jugement très ferme : il lui semble qu'on a exagéré l'influence exercée sur Tacite par l'œuvre de Pline. D'abord Tacite a critiqué les historiens de la période flavienne (mais n'arrive-t-il jamais que l'auteur qu'un historien dénigre est celui qui lui a le plus servi?). Ensuite Pline a été longtemps absent de Rome, entre 46 et 58, et n'a pu suivre la marche des affaires. Enfin il est mort trop tôt pour avoir pu utiliser les ouvrages de Cluvius Rufus et de Fabius Rusticus sur Néron. Ces arguments ne nous persuadent point. Il est certain que la *Germanie* de Tacite doit beaucoup à Pline ; nous avons peine à penser que l'immense curiosité de Pline et l'originalité de son jugement n'aient pas donné à son ouvrage une valeur exceptionnelle ; il était même d'autant plus précieux pour Tacite que, se plaçant probablement au point de vue des chevaliers et des provinciaux, il lui permettait de faire preuve d'indépendance en présentant une interprétation toute différente.

Si M. Syme se résigne à ignorer les sources de Tacite, en revanche il a insisté sur son recours aux documents primaires et principalement aux archives du Sénat. On n'a pas oublié à ce sujet l'étude posthume

de Mommsen, *Das Verhältnis des Tacitus zu den Acten des Senats*, qui se montrait sévère sur l'utilisation que l'historien faisait des textes (*roh und servil*). De la minutieuse étude de M. Syme il résulte que ce jugement est injuste. Tacite a vu de si près les textes originaux qu'il arrive que son style lui-même soit influencé par le vocabulaire de ces textes. M. Syme a démontré que Tacite a fait « un consciencieux emploi des matériaux primaires », et il a ainsi beaucoup ajouté à l'autorité de l'historien qu'il admire.

Pourtant cela ne nous dispense pas de voir exactement comment Tacite utilise ses textes : nous possédons grâce à l'épigraphie deux documents parallèles à des citations de Tacite, le discours de Claude au Sénat sur les privilèges des Gaulois, connu par la table de Lyon, et le sénatus-consulte sur les honneurs rendus à Germanicus mort, connu par la table de Heba. Dans le premier cas, Tacite se tire assez bien de l'épreuve, bien qu'il ait supprimé tout le passage concernant les Gaulois qui avaient déjà forcé les portes du Sénat. A la table de Heba M. Syme a consacré tout un appendice (app. 67). Ici le cas de Tacite apparaît comme mauvais. Parmi les honneurs rendus à Germanicus, il a omis celui qui nous intéresse le plus, la création de cinq centuries prenant part au vote préalable (*destinatio*) sur l'élection des consuls et des préteurs. Or, ce texte paraît inconciliable avec ce que Tacite nous a fait connaître sur les comices électoraux de l'empire, malgré les pieux efforts consacrés à trouver un accord. Un Dion Cassius, si décrié, n'aurait jamais commis une faute si grave. A la fin de son savant plaidoyer, M. Syme recourt à l'argument d'autorité : « C'est pure fantaisie de déprécier un historien consulaire en faveur d'arrangements éphémères, commémorés sur des tablettes de bronze par le loyalisme de petites villes » (p. 760).

On voit assez que tout l'ouvrage de M. Syme a été écrit *con grande amore* : le livre III des *Histoires* est *a miracle of speed and splendour*, les pages des *Annales* sont parfois telles qu'il est impossible *to find nothing to surpass them in any language*. On ne peut mieux caractériser son sombre génie que par ces mots : *his powerful talent for the grim and the subversive*. On serait très imprudent en touchant à l'idole : pour avoir douté des qualités de Tacite comme historien militaire, Mommsen est taxé de *petulance or pedantry*. Reconnaissons d'ailleurs que M. Syme ne tait point les erreurs de Tacite ; il en a même rédigé un catalogue (p. 716), et, à juste titre, il blâme les éditeurs qui corrigent les textes pour les mettre en accord avec ce que nous croyons être la vérité.

Tacite est un historien psychologue. C'est la raison pour laquelle il nous fascine et nous met en défiance. M. Pippidi n'a-t-il pas été

jusqu'à soutenir naguère que toute la figure de Tibère était une invention de Tacite? Il semble que la tyrannie de Domitien lui ait inspiré une horreur dont il n'a jamais pu s'affranchir. Toutes les discussions sans fin des modernes sur l'exacte ampleur des conquêtes d'Agricola, sur la signification des privilèges revendiqués par les Gaulois au temps de Claude, sur le fonctionnement des élections consulaires sous l'empire prouvent qu'il n'est pas toujours précis et sûr. L'admiration que nous éprouvons pour cet écrivain inégalable ne nous empêchera pas de regretter la perte de Pline.

Les discussions de détail dont le livre foisonne sont de grande importance. Je me contente de noter quelques opinions négatives, à titre d'exemples. M. Syme n'accepte pas la théorie de M. Hatt sur les troubles du Rhin au temps de l'avènement de Trajan (p. 632)[1], ni celle de M. Carcopino sur la naissance adultère de Ceionius Commodus (p. 601), ni celle de M. Magdelain sur le contenu juridique de la notion d'*auctoritas* (p. 413). Sur l'histoire des grandes familles l'ouvrage est d'une richesse inépuisable.

André Piganiol.

Francesco della Corte, *Suetonio eques Romanus* : Milano-Varese, Istituto editoriale cisalpino, s. d. (1958), 231 pages, 2.000 lires.

En 1950, au bord du Forum d'Hippone, furent découverts des fragments inscrits que MM. Evan Marec et H.-G. Pflaum ont présentés à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (*C. R. A. I.*, 1952, p. 76 sq.). L'inscription résumait la carrière de l'historien Suétone et l'on peut lire entre autres « ... studiis a byblio... ». Ainsi, avant de parvenir au poste élevé d'*ab epistulis*, le chevalier Suetonius Tranquillus avait rempli les fonctions d'*a studiis*, puis d'*a bibliothecis*. Aujourd'hui nous dirions qu'il fut conseiller technique du prince, puis directeur des bibliothèques, enfin secrétaire général du gouvernement. Carrière exemplaire d'un homme d'études, qui évite de passer par l'armée, et, se confinant adroitement dans les emplois civils, s'élève dans l'administration centrale. Tel est l'aspect du personnage que saisit M. della Corte et qu'il peint avec vigueur et talent pour y montrer l'explication de l'œuvre historique et de la mentalité de l'historien. Au cours du règne de Trajan, et l'auteur en montre la preuve dans le *Panégyrique* même de Pline (p. 89 sq.), l'ordre équestre s'élève et, tandis qu'on élimine les affranchis et que la noblesse sénatoriale voit amoindrir son autorité, il devient la classe dirigeante parce qu'il détient l'administration. A classe ascendante, lectures nouvelles ; et c'est un des

1. Les fouilles de Metz confirmeraient la théorie de M. Hatt, *Gallia*, XVI, 1958, p. 326.

siens qui lui fournira cette littérature, sérieuse bien sûr, documentaire, réaliste, je dirais volontiers potinière, prétendant moins à l'effet artistique qu'à une rigueur méthodique superficielle, satisfaisante pour des intelligences de bureaucrates. Et voilà expliqués les *XII Césars* : ce livre est le reflet de cette mentalité, le produit de cette classe. Suétone est un type de chevalier de l'époque impériale, un type de fonctionnaire, un personnage représentatif de la classe des petits chevaliers, ordre « piccolo-equestre ».

M. della Corte balaye une autre représentation de Suétone, qui ne le faisait pas voir comme un produit pur du fonctionnarisme, couvé par le sous-groupe, « piccolo-equestre », mais comme un « scholasticus », peut-être un maître d'école, qui, fréquentant la société de Pline et celle de Tacite, subit leur influence et celle de Quintilien. Macé dans son *Essai sur Suétone*, Funaioli dans son article de la *Real-Encyclopädie* (IV A-1, col. 608-609) et, à leur suite, d'Anna dans *Le idee letterarie di Suetonio* (p. 74 sq.) auraient volontiers rendu compte par sa formation de « grammaticus » du choix des sujets très divers que traita Suétone et même de certains traits des biographies. M. della Corte combat vivement cette interprétation : pour lui, le mot *scholasticus* employé par Pline (*Ep.* I, 24) n'a qu'un sens : Suétone était un érudit, digne d'égards. Quant au « cicéronianisme » de Suétone, il n'est pas littéraire ni grammatical, mais politique, et le chevalier aurait défendu contre les critiques de Didyme le *De re publica* dont les théories s'appliquaient parfaitement au gouvernement de Trajan, *optimus princeps*.

Pur fonctionnaire, Suétone était épris d'avancement : a-t-il conservé intacte en lui la mentalité de l'ordre « piccolo-equestre », lui qui se fit le protégé, le client de Pline, jusque dans l'achat d'une propriété? M. della Corte analyse finement les rapports des deux hommes : influence certaine de Pline, car le *Panégyrique* décrit un idéal du prince qui a pu servir de patron au biographe pour juger les Césars (p. 79) ; mais, sitôt Pline mort, Suétone s'éloigne de son souvenir, pour adhérer entièrement aux opinions de sa classe. Il s'attache à C. Septicius Clarus, préfet du prétoire, qui l'aurait fait promouvoir au poste d'*a studiis* (p. 18 et 93). Au choix de ce protecteur, M. della Corte attache une grande signification, et avec beaucoup de précision dans le détail il recueille à travers les *Vies* et les fragments des autres œuvres les traces d'une pensée tout opposée à celle de Pline le Jeune (p. 95 sqq.). Mais avec Tacite et Plutarque, considérés comme les interprètes des convictions politiques et morales que gardait la classe sénatoriale, l'opposition serait encore plus grande. L'auteur parle même de polémique ; sans doute il ne veut pas dire échange de critiques et de ripostes, mais il tient que Suétone a voulu peindre les empereurs autrement, et du

point de vue de l'ordre équestre. Avec acuité, avec une juste minutie, M. della Corte discerne maintes différences. Il refuse par principe de considérer les problèmes de sources, car il trouve que dans ce domaine les recherches n'ont produit que des résultats confus et discordants. Il estime suffisant de mesurer les différences entre la version de Suétone et celle de Tacite pour pouvoir apprécier la différence de leurs points de vue.

Objecterait-on que Tacite et Suétone ont pu suivre chacun une tradition particulière, sans que l'un ait désiré s'opposer à l'autre, et qu'ainsi leurs oppositions ne seraient pas leur fait, mais le jeu des sources et du hasard? L'auteur pourrait répondre qu'entre deux versions du même fait Tacite adopte celle qui correspond à l'opinion sénatoriale, Suétone celle qui correspond à la manière de voir des chevaliers, que celui-ci, d'une manière ou de l'autre, traduit la pensée de sa classe. Plus grave serait une autre objection : l'auteur trouve une valeur de preuve aux vies de Galba et d'Othon, parce que Suétone rabaisse le premier que Tacite admire, apprécie le second que Tacite et Plutarque tiennent en moindre estime. Soit dit en passant, voilà qui s'accorde mal avec le cicéronianisme politique prêté à Suétone. Mais surtout cette preuve est bien fragile, car Galba et Othon ne sont jamais que deux Césars sur douze, et non des plus grands ; car l'œuvre de Suétone comprenait bien d'autres livres, hélas, perdus. Il est vrai que M. della Corte a rempli deux chapitres (*Il memoralista e l'antiquario* ; *la mentalità del ceto equestre*) d'indications empruntées surtout aux autres biographies. Tout de même, l'hostilité larvée de Suétone pour Galba, ses bonnes dispositions envers la mémoire d'Othon ne s'expliqueraient-elles pas autrement? L'auteur le rappelle plusieurs fois (p. 10 ; p. 134), le père de Suétone était officier dans l'armée d'Othon ; de son père l'historien tenait certains détails, certaines impressions. Cette influence paternelle n'expliquerait-elle pas ses opinions? En ce cas, sa manière de voir correspondrait moins à celle de tous les fonctionnaires issus de l'ordre équestre qu'à celle des partisans d'Othon. Sa mentalité serait moins celle d'une classe que celle d'un groupe familial, où convergeaient diverses influences. On a supposé que Suétone, né à Rome, avait grandi dans la Ville. A Pline, à Tacite, à Plutarque ne s'opposerait-il pas comme un citadin à des provinciaux, à un Grec? Peut-être doit-on, sans en exagérer l'importance, songer à ce facteur des origines régionales.

Il est sûr que Suétone occupe une grande place dans l'historiographie, mais y apporte-t-il une innovation considérable? La situation politique des classes, comme le fait si bien voir M. della Corte, explique beaucoup de choses ; peut-être pas tout cependant. Est-il vrai que

l'annalistique disparaisse parce que, le régime républicain ayant disparu, les consuls perdent de leur importance et qu'il n'y a plus intérêt à marquer les années par leurs noms? Il fallait bien désigner les années, et l'on ne saurait croire que Tacite cultive un genre littéraire attardé quand on voit avec quel éclat son émule, Ammien Marcellin, l'illustrera encore. Le grand problème de l'historiographie romaine, l'hésitation entre l'annalistique et la monographie, ne date pas de Suétone ; il est antérieur à Salluste et il a des antécédents hellénistiques. Pour juger Suétone en fonction des traditions antérieures, trop de textes nous manquent sans doute ; mais ce chevalier historien n'a-t-il pas été le Cornélius Nepos des Césars? M. della Corte incline à le croire ; il lui a rendu un très grand hommage, celui d'un livre fait de main d'ouvrier, nourri de citations et de références, mais alerte et vivant.

Quelques négligences à signaler aux imprimeurs : p. 17, un « mastic » dans la citation d'A. M. Guillemin ; p. 25, n. 50 : dous ; p. 36, n. 27 : omnius ; p. 37, n. 28 : ihr Wert die... ; p. 47, n. 52 : emporum pour temporum ; p. 60, n. 27 : restiturum ; p. 84, n. 19 : I. pour J. Guey ; p. 97, n. 10 : adaemus ; p. 111, n. 45 : repetia ; p. 135 : révanche ; p. 161, n. 40 : que ; p. 204, n. 3 : uita ou uitae?

Michel RAMBAUD.

Cordula BRUTSCHER, *Analysen zu Suetons Divus Julius und der Parallelüberlieferung* (Coll. *Noctes Romanae*, n° 8) : Bern und Stuttgart, Paul Haupt, 1958, 13,40 francs suisses.

En analysant la *Vie de César* de Suétone et les traditions parallèles d'Appien, de Plutarque et de Cassius Dion, l'auteur se propose d'étudier comment s'est constituée l'image de César que présente chacun de ces historiens. Relevant les différences et même les nuances par lesquelles ils se distinguent, elle montre que Suétone n'est pas seulement un collectionneur de petits faits, un rassembleur de matériaux sans vie, mais qu'il eut souci de composer à sa mode, d'équilibrer les tendances opposées qu'il avait reconnues dans sa documentation ; que Plutarque donne partout l'ambition pour la faculté maîtresse de César ; qu'Appien s'efforce de trouver un motif psychologique à toutes les actions ; au bout du compte, Cassius Dion apparaît comme l'historien le plus grand des quatre, car il n'abuse pas de la psychologie et représente les actions telles quelles ; ainsi, il a respecté la personnalité de César (p. 114). Tous ces historiens d'époque impériale ont vu néanmoins César avec des yeux de leur temps ; C. Brutscher le démontre : par exemple, ils ont admis que le proconsul a hésité au moment de franchir le Rubicon ; historiquement, estime-t-elle, cela est faux. Ce

n'est qu'une image légendaire où transparaît l'intention originelle de prêter des remords à César. En revanche, ces historiens qui voyaient un pouvoir impérial bien établi n'ont pas compris ce qu'impliquaient les efforts apologétiques du *Bellum Ciuile* : César a éprouvé une sorte d'insécurité intérieure et voulu se justifier dans un ordre d'idées constitutionnel et juridique. De plus, par un phénomène de mirage historique assez général, des idées, des appréciations très postérieures et engendrées par la fin d'une carrière héroïque ont été reportées sur la jeunesse de César. De là, l'importance attribuée par les historiens aux anecdotes qui peuvent montrer de bonne heure chez ce grand personnage le goût de l'aventure ou l'amour du pouvoir.

De cette étude le point de départ comme le but est Suétone. Par opposition avec la récente étude de Steidle qui montre, à l'intérieur de l'œuvre, le développement de sa manière, C. Brutscher veut le caractériser par comparaison avec les autres historiens. L'objet de l'étude étant la *Vie de César*, c'est là, pourrait-on dire, un travail de littérature comparée, un essai de *Stoffgeschichte*, mais l'auteur refuse pratiquement de formuler des hypothèses sur la genèse et le cheminement des idées, sur les rapports des historiens entre eux. Elle estime que l'état de notre documentation ne permet pas d'aborder scientifiquement le problème des sources. Elle n'y fait allusion qu'en passant. La méthode refuse d'être historique ; elle est, pour ainsi dire, structurale : on prend les textes comme ils se présentent, on les partage en sections, correspondant chacune à un épisode ou à une période de la biographie ; on résume chaque extrait pour le comparer avec les extraits correspondants. Plus d'une fois, le lecteur se demande si cette technique apporte une explication des textes ou, simplement, des informations. Ainsi, entre autres, aux pages 46 et 47 qui traitent de la propréture de César : de la comparaison il ressort que Suétone est seul à dire que César partit en hâte pour défendre les alliés en Espagne, mais que Dion avait parlé des souffrances de cette province. C. Brutscher, donc, dément Ed. Meyer qui parlait d'une invention apologétique de Suétone ; j'ajouterai qu'implicitement le résumé de Velleius Paterculus va dans le même sens ; mais suffit-il de dire que Suétone pouvait trouver cette indication dans les *Acta*? Ne doit-on pas, ne serait-ce que pour rejeter l'hypothèse, songer à une source commune à Velleius, à Dion et à Suétone? Outre cela, le résumé est un instrument scientifique imparfait : Plutarque (*César*, 11-12) n'est pas si défavorable, puisqu'il termine son tableau de la propréture en indiquant l'heureux effet des mesures prises par César pour réglementer le remboursement des créances. L'auteur pourrait dire qu'il s'agit là d'un intérêt rétrospectif pour l'œuvre sociale du dictateur qui a été reporté sur son pre-

mier gouvernement provincial. Cependant, ces transformations rétrospectives du passé se conçoivent mieux quand il s'agit d'articles idéologiques ou de dispositions psychologiques, comme la clémence ou l'ambition ; on les admet moins facilement dans les faits. César a-t-il hésité ou non au passage du Rubicon? Je n'en sais rien, car je n'y étais pas. Asinius Pollion y était ; Plutarque le dit dans le chapitre qu'étudie pourtant C. Brutscher. Or, Pollion a écrit l'histoire des guerres civiles ; donc, le problème de la source s'impose.

L'auteur a laissé de côté la conquête de la Gaule et les opérations militaires de la guerre civile ; sans doute parce que les rapports des historiens avec les *Commentaires* soulèvent des questions particulières, que ces grandes actions appartiennent à l'histoire plus qu'à la biographie et que Suétone, justement, les résume. Toutefois les historiens sur qui sont pratiquées ces *Analyses* n'avaient-ils pas conscience, même en traitant d'autres moments de sa vie, qu'ils décrivaient le conquérant de la Gaule et le vainqueur des guerres civiles? N'ont-ils pas tous traité de ces grands événements? Problème de méthode fort difficile, et que je me contente de signaler. Un problème plus vaste l'englobe, problème dont les données sont fonction d'importants facteurs d'ordre littéraire et qu'il n'est pas possible d'éviter. Les historiens étudiés dans cet ouvrage n'ont pas donné chacun, à proprement parler, un *Bericht* de la vie de César. Ils pratiquaient des genres différents, et de manière différente : César lui-même qui sert de référence a écrit des *Commentaires* qui s'apparentent à l'autobiographie, mais qui s'en distinguent par un caractère impersonnel et général ; Velleius Paterculus est un abréviateur ; Cassius Dion écrit, en grec, une histoire à la Tite-Live. Appien, composant par régions et par sujets, donne des guerres civiles un récit qui se rapproche de la monographie ; Plutarque traite les *Vies* de façon à mettre en parallèle Grecs et Romains ; son César n'est pas seulement parallèle à celui de Suétone ; il est surtout parallèle à sa *Vie d'Alexandre* ; et l'on aurait pu rappeler le premier chapitre de celle-ci où la méthode est définie. Quant à Suétone, l'auteur ne mérite que des éloges pour vouloir mieux définir et caractériser sa manière, mais le résultat ne serait-il pas dégagé plus clairement si elle rappelait les grands problèmes posés par la biographie romaine et définissait sa position par rapport aux ouvrages classiques de Leo, de Bruns, et de D. R. Stuart? Nul doute qu'elle les connaisse, mais elle ne les cite pas.

Il est vrai que l'auteur médite et applique des idées qui me sont chères, ayant le souci d'analyser chez les historiens les déformations historiques. Non sans une prudence méritoire. Elle craint, je crois, qu'à faire, comme je le fis, une analyse trop poussée des sources litté-

raires, on ne les dissolve au point de les détruire et d'effacer avec elles le personnage dont elles portent la mémoire. Je n'ai pas ces craintes, mais C. Brutscher les a, et c'est à l'honneur de son esprit critique. Elle déplore que je prenne César pour un menteur pathologique (p. 68) et me cite : « A cette ambition spécieuse... se mêlerait le penchant du Romain à jouer comme un rôle son propre drame. Les mises en scène héroïques, l'exhibition du manteau rouge, l'emploi constant de la troisième personne sont des symptômes d'une valeur clinique. » Fallait-il arrêter ici la citation? Je complète : « En outre, puisque, pour donner de lui-même une image flatteuse, le grand homme a imposé son tour d'esprit à l'histoire, son cas, pour ceux qui classent les caractères d'après la pathologie mentale, aurait quelques ressemblances avec l'interprétation délirante. Entre ce génie et un malade, il reste toutefois une immense différence : son interprétation eut une fin sociale... » (*Déformation historique*, p. 366). Mes conditionnels étaient prudents, ma conclusion négative ; C. Brutscher et moi, nous étions donc d'accord. En quoi, j'avais probablement tort. L'ouvrage tout récent du Dr A. Esser, professeur à l'Académie de Médecine de Düsseldorf, *Cäsar und die Julisch-claudischen Kaiser im biologisch-ärztlichen Blickfeld*, vient de m'apprendre que César était vraiment un épileptique, et de tempérament leptosome. Avec une pareille constitution, il était nécessairement disposé à la schizoïdie et porté à repenser à sa manière la réalité ambiante et ses propres actions. Aussi bien, le meilleur moyen de connaître ses processus mentaux est-il d'analyser à la lettre ses propres écrits. De même pour les historiens dont les déformations ont d'autres causes : le style révèle l'accent et le tour d'esprit individuels. Il est très regrettable que pour des raisons économiques, que tout le monde comprendra, l'auteur n'ait pas pu donner, au lieu de résumés, des citations plus fréquentes et des extraits qu'elle aurait commentés. De même, les références aux ouvrages modernes sont peu nombreuses. Il est juste d'ajouter que ces *Analyses* sont un travail préparatoire à une étude plus vaste sur la biographie romaine, ouvrage qui aura certainement le plus grand intérêt.

Michel Rambaud.

E. Merone, *Sulla lingua di Valerio Flacco* : Napoli, Armanni, 1957, 119 pages, 1.000 lires.

Valérius Flaccus n'est pas, et pour cause, un des poètes latins qui attirent les historiens de la langue et de la littérature ; ses huit livres, réceptacle de tout ce que la poésie épique traditionnelle compte de procédés et de formules, ne sollicitent guère l'analyse et la curiosité,

et il ne faut pas s'étonner que, comme M. Merone le dit dans son Introduction, philologues et grammairiens n'aient guère touché au sujet qu'il a entrepris de traiter. Que de mal au reste ne se donne-t-il pas lui-même pour trouver chez son auteur « le goût de la langue et de ses ressources » (p. 11) ! Il est réduit à aller chercher, aux confins de la syntaxe et de la stylistique, le procédé qu'il appelle « variatio » : liberté dans la pratique de la concordance syntaxique nominale ou verbale. Car tel est l'objet de ses trois chapitres : Innovations et raretés syntaxiques, — Variations stylistiques, — Déviations de la *consecutio temporum*.

Certes il faut rendre grâce à M. Merone d'avoir dans ce cadre pratiqué un dépouillement minutieux du poème, et les exemples qu'il a recueillis viendront utilement s'ajouter à ceux que mentionnent par ailleurs les grammaires ; mais de là à dire que l'usage de Valérius Flaccus répond à un souci d'originalité, c'est un pas que je n'oserais franchir : qu'y a-t-il d'original (et même d'inusuel) dans le tour (p. 71) : « uadite et aduersis ut quis uolet inruat armis »? — dans l'alternance d'un indicatif et d'un infinitif de narration (p. 79) : « ac uelut... qui carpit iter non aure quiescit..., haud aliter trepidare uiri »? — dans l'emploi d'un verbe au singulier commun à deux sujets (p. 35) : « Pallas et amborum gemuit Saturnia questus »? — En quoi la construction de *tenus* avec l'accusatif (p. 29) représente-t-elle une novation méritoire? En tout cas, ce sont là de menues observations, comparables à celles qu'on pourrait faire chez tous les écrivains de l'empire, et qui ne concourent guère à définir ce que l'auteur appelle dans son titre la « langue de Valérius Flaccus ».

Il y aurait bien à dire sur l' « Elenco delle opere consultate », qui d'abord présente des bourdons notables (Bennet, Laviay = Lejay, *Lexicografie*), mais surtout quantité de références aveugles (Ernout, *Revue de philologie*, 1944, p. 177 ; Marouzeau, *Revue des Études latines*, 1929, p. 75) et de mentions d'ouvrages bien inattendus ici : *Syntaxe grecque*, *Grammaire homérique*, *Esegesi e sintassi*, etc. Une bonne bibliographie soit de Valérius Flaccus soit de la question traitée eût mieux fait l'affaire. Mais il y a commencement à tout.

J. MAROUZEAU.

Harald HAGENDAHL, *Latin fathers and the classics. A study on the apologists, Jerome and other christian writers* (*Studia graeca et latina Gothoburgensia*, VI) : Göteborg, 1958, 424 pages.

Le titre indique l'esprit d'un ouvrage dont le sous-titre tend à définir les objets. Nul n'était mieux préparé que M. H. Hagendahl pour entre-

prendre dans cet esprit de synthèse l'étude de la survivance des auteurs classiques chez les auteurs chrétiens ; non seulement les travaux de l'éminent professeur l'amenèrent à s'intéresser à des écrivains latins de toute époque, depuis Lucrèce, en passant par César, Sénèque le père, Quintilien, jusqu'à Ammien Marcellin, Lactance et des auteurs médiévaux, mais ce fut à diverses reprises la question même de la survie des œuvres classiques, et cela jusque dans les comédies latines du XII^e^ siècle, qui retint son attention. Dès le premier regard sur son bel ouvrage, on s'aperçoit que M. H. Hagendahl n'a pas entrepris une composition d'ensemble sur la littérature latine chrétienne ; il se fixe les auteurs ou les questions qu'il veut aborder et leur consacre l'étude concise ou étendue qu'il juge à propos : ses trois parties comportent respectivement sur les Apologistes, Jérôme et des questions diverses, 79, 237, 64 pages.

La première recherche de l'ouvrage, sur Lucrèce et les Apologistes, reprend une matière à laquelle M. H. Hagendahl avait déjà consacré, il y a une vingtaine d'années, toute une étude dans *Eranos*, 1937, p. 41-67. L'auteur s'intéresse successivement à Arnobe chez qui il relève notamment tout un vocabulaire qu'il est seul à employer avec Lucrèce, puis à Lactance et, beaucoup plus rapidement, à saint Cyprien, Minucius Felix et Tertullien. Parmi ces trois derniers auteurs, seul Tertullien lui paraît avoir subi, sans aucun doute, une influence de Lucrèce. L'étude sur saint Jérôme constitue la recherche majeure de l'ouvrage. Pendant plus de cent cinquante pages, l'auteur étudie, œuvre par œuvre, toute la littérature hiéronymienne et l'on ne peut qu'admirer la patiente exégèse qui s'attache à tout texte susceptible de révéler une réminiscence littéraire latine ou grecque à l'occasion. Les soixante pages de conclusions sur saint Jérôme retiendront tout spécialement l'attention : tout d'abord l'auteur, dans une sorte de bilan, y détermine la place que tiennent dans l'œuvre de saint Jérôme les poètes de la république et de l'empire, les prosateurs. C'est là que l'on mesure tout le progrès que marque cet ouvrage par rapport aux recherches de Lübeck et de Hilberg. Puis, comme on pouvait l'attendre après son intéressant article paru dans *Eranos*, 1947, p. 114-128, M. H. Hagendahl consacre plusieurs pages à la technique littéraire de la citation. Enfin l'auteur aborde, par rapport à saint Jérôme, la grande question de l'attitude des auteurs chrétiens à l'égard des écrivains classiques et il conclut — comme souvent sur ce sujet — à l'incohérence de Jérôme. La troisième partie, consacrée à des questions diverses, traite des quatre passions de l'âme chez Jérôme, Virgile, Cicéron, Lactance, Augustin. A propos des quatre vertus, c'est essentiellement à Ambroise de Milan et Cicéron que se réfère l'auteur et presque exclu-

sivement à leurs deux *De officiis*. Les dernières pages observent la reprise des thèmes de la poésie classique chez les poètes ou les prosateurs chrétiens. (A propos des *feriae*, p. 383, je me permettrai d'indiquer à l'auteur un texte intéressant de saint Augustin, *In psalm.*, XCIII, 3.)

On ne saurait dire trop de bien d'un ouvrage qui est appelé à rendre les plus grands services et sur lequel on peut s'appuyer avec sécurité. L'information bibliographique de M. H. Hagendahl apparaît très au point et il faut noter son scrupule de rendre à chacun son dû, mais quel dommage qu'il ne nous ait pas fourni une bibliographie en tête ou en fin de volume ! J'ai dit tout ce que ce travail apporte de neuf, mais il faut remarquer aussi les mises au point ou rectifications dans les attributions antérieures des citations. Rien non plus qui ne rassure le lecteur le plus exigeant dans la façon dont M. H. Hagendahl traite les textes, les rapproche, se soucie du contexte, même si l'on ne s'accorde pas avec lui sur tel ou tel rapprochement. La porte reste ouverte à de nouvelles recherches à l'occasion de toutes ces citations dont M. H. Hagendahl avoue n'avoir pu identifier la source (je lui signale au passage que le texte de Jérôme cité p. 136, 1re ligne, doit reprendre l'*Octauius*, IV, *ad fin*). Enfin deux index, dont notamment un index des références qui court en deux colonnes sur près de vingt pages, permettront d'utiliser ce livre comme un dictionnaire des citations. Je ne verrais qu'une réserve à faire devant ce travail : elle concerne la présentation des textes. Tous les titres d'œuvres et tous les passages reproduits sont imprimés en italique soit dans le texte, à se suivre ou en colonnes, soit dans les notes. Les textes ne comportent aucun apparat critique, quoique l'auteur en sache tout l'intérêt possible, ainsi p. 26, n. 3. De temps à autre, des lettres espacées, mais utilisées à diverses fins, font ressortir un titre, ou bien marquent un rapprochement entre deux textes, ou bien signalent des mots importants. L'attention du lecteur n'est donc pas dirigée de façon constante ni très précise et rien ne lui permet de voir dès l'abord où se trouvent le texte emprunteur et le texte emprunté, ni si leurs rapports sont de l'ordre de l'analogie des idées ou de l'ordre des parentés littérales. Mais M. H. Hagendahl pourrait me répondre avec raison qu'une présentation systématique des documents aurait exigé un volume spécial. Tel quel, M. H. Hagendahl nous offre un beau livre et tous les latinistes qui s'intéressent à la survie des classiques ou aux sources des chrétiens le consulteront fréquemment.

Maurice TESTARD.

Maurice TESTARD, *Saint Augustin et Cicéron*; t. I : *Cicéron dans la formation et dans l'œuvre de saint Augustin*; t. II : *Répertoire des textes* : Paris, Études augustiniennes, 1958, 392 & 143 pages.

Le R. P. Testard, prêtre de l'Oratoire, a été frappé par la question qu'il trouvait posée dans une petite note du *Mémorial des Études latines* dès 1943 (p. 251, n. 1) : « Qui examinera de près l'usage qu'Augustin fait de Cicéron? » Il s'est promis d'être celui-là et n'a pas ménagé sa peine pour parvenir à cette fin : dix ou quinze ans de travail soutenu ont abouti à ces deux thèses de doctorat nourries, qui ont valu à leur auteur la mention « Très honorable ».

La base solide de l'ensemble est ce *Répertoire des textes*, où sont réunis selon un ordre rigoureux tous les textes augustiniens authentiques qui font mention de Cicéron et de ses œuvres, tous ceux aussi qui incluent une citation expresse ou tacite de cet auteur. Un dispositif typographique extrêmement minutieux a été mis au point en vue de faire apparaître le plus clairement possible le rapport entre le développement augustinien et le texte cicéronien qui en est l'occasion. Le mode de citation augustinien est en effet très variable, depuis les citations littérales évidentes jusqu'à l'utilisation inavouée. Ce *Répertoire*, complété par un double index : Augustin-Cicéron et Cicéron-Augustin, fournira aux spécialistes de l'auteur classique comme aux spécialistes du Père de l'Église un instrument de travail unique en son genre, à la fois commode et précieux, notamment en ce qui concerne la tradition manuscrite (variantes de la tradition cicéronienne et de la tradition augustinienne) et les passages d'ouvrages perdus de Cicéron. Devant l'ampleur d'un tel travail, qui porte sur deux œuvres immenses, l'on ne devra pas faire grief à l'auteur si ce *Répertoire* révélait, à l'usage, quelques lacunes (lui-même, en cours d'impression, a découvert deux pages d'*Addenda* (p. 113-114); je ferai observer (dans *Latomus*, sous presse) que l'expression de l'*Hortensius*, *fragm.* 81 Müller : « *illecebrae... et escae malorum* », apparaît chez Augustin non seulement dans le *Contra Iulianum*, mais déjà dans la grande prière initiale des *Soliloques* I, 1, 3, ce qui n'est pas sans conséquence puisque cette expression remonte en définitive au *Timée* 69 *d*). Un tel répertoire est digne de servir de modèle pour tout chercheur qui voudrait déceler la « présence » d'un auteur chez un autre.

Le P. Testard est naturellement le premier et le meilleur usager de son propre répertoire, comme le prouve sa thèse principale. Il retrace dans une première partie la formation de saint Augustin, cent fois contée déjà, mais qu'il éclaire d'un jour nouveau dès l'instant qu'il se place sous l'angle cicéronien. Je ne saurais trop louer le dessein de

l'auteur de fonder l'histoire littéraire ou doctrinale sur un examen philologique on ne peut plus approfondi des textes. Ceux-ci sont habituellement cités in extenso, et tel contresens des modernes heureusement redressé (p. 153, n. 4) ; la disposition sur colonnes met en relief les parallèles entre deux documents ; leur chronologie relative est toujours envisagée (cf. p. 21 : à propos de la lecture de l'*Hortensius*, les « trois séries d'indications correspondant à trois moments de la vie et de la pensée d'Augustin »). L'auteur sait diviser la difficulté pour résoudre un problème et analyse au besoin membre de phrase par membre de phrase tel paragraphe litigieux des *Confessions* (p. 11 et suiv.). Tout en faisant œuvre personnelle et en s'opposant volontiers, par méthode, à ses prédécesseurs, il garde néanmoins beaucoup de mesure dans ses propres affirmations, discerne si tel parallèle textuel signifie emprunt direct et permet d'aboutir à une conclusion sûre et tranchante, ou s'il suggère seulement un rapport plus ou moins vague, une hypothèse plus ou moins probable, et susceptible de s'accorder par quelque biais avec les vues émises par des savants antérieurs. L'exposé est clair, vivant (presque trop dans certaines notes où les points d'exclamation abondent, comme s'ils renforçaient la démonstration, par exemple, p. 223, n. 2) ; le style est à la fois aisé et châtié, s'élevant dans les conclusions générales jusqu'à une sorte de lyrisme apologétique qui surprendra certains lecteurs. L'auteur a voulu que son ouvrage pût simultanément contenter les érudits et atteindre un large public cultivé. Gageure audacieuse. Surtout dans la deuxième partie, consacrée à une étude des citations, il n'a pas reculé devant les analyses les plus techniques et quasi statistiques, en spécialiste qui a su profiter au maximum de l'enseignement de M. A. Dain (répartition des citations de Cicéron dans l'œuvre d'Augustin, répartition des citations de Cicéron par Augustin dans l'œuvre de Cicéron, traitement du texte cicéronien des citations, traditions du texte de Cicéron représentées par les citations). Et pourtant, au delà des techniques abstraites, il n'oublie pas que l'intérêt principal du sujet traité est la psychologie religieuse et l'humanisme chrétien.

Tout ce qui précède montre suffisamment, je crois, quels sont à mes yeux la nouveauté du sujet et la qualité du chercheur. S'il me fallait formuler des réserves, la principale serait peut-être que le titre annonce trop ou trop peu. D'une part, le P. Testard s'est laissé entraîner, pratiquement, à retracer toute l'évolution du jeune Augustin, et même à traiter longuement d'Ambroise (« à titre d'excursus », comme il dit lui-même pour s'excuser, p. 125 ; cf. aussi p. 149). D'autre part et surtout, le titre « Saint Augustin et Cicéron » fait prévoir d'emblée au moins trois ordres de recherches : la première, sur l'*Hortensius* dans

la formation d'Augustin, a été poussée à fond. Mais l'on n'en saurait dire autant de la seconde, qui pourrait s'intituler « Cicéron dans les *Dialogues* de Cassiciacum », et de la troisième qui eût comparé « *République* de Cicéron et *Cité de Dieu* », tant pour la vue sur l'histoire du monde que pour la doctrine de l'État. Il semble que le P. Testard ait reculé devant l'ampleur d'un tel programme, qui l'eût conduit à écrire deux autres gros volumes, peut-être moins neufs, tant ces sujets sont encombrés déjà de bibliographie. Souhaitons pourtant que ce ne soit que partie remise, car le P. Testard serait certainement très apte à traiter ces sujets difficiles, étant donnée son expérience acquise.

Voici pour finir quelques remarques, qui ne sont pas forcément des critiques, sur des points particuliers. Le sens du fameux « cuiusdam Ciceronis » des *Confessions* ne saurait être définitivement élucidé, me semble-t-il, que par une enquête exhaustive sur les indéfinis dans la latinité tardive. Dans les *Confessions* mêmes, Augustin applique *quidam* aussi bien à un poète païen qu'à Salomon (IV, 6, 11, 27, p. 74 : « Bene *quidam* dixit de amico suo : 'dimidium animae' suae » (Hor., *Carm.* I, 3, 8 ; Ov., *Trist.* IV, 4, 72) ; mais X, 29, 40, 3, p. 270 : « Et cum scirem, ait *quidam*, quia nemo potest esse continens nisi Deus det (*Sap.* VIII, 21) »). L'indéfini, dans ces cas, me paraît surtout une élégance, sans nuance laudative ou dépréciative (cf. aussi, en ce sens, M. Klein, *Meletemata Ambrosiana*, Diss. Königsberg, 1927, p. 55-56). Il n'en va peut-être pas de même lorsque l'indéfini est accolé à un nom propre fort connu (V, 5, 8, 1, p. 97 : « Manichaeum nescio quem », désignant Mani lui-même). Une enquête analogue serait nécessaire autour de « Cicero, uir grauis et philosophaster », où *philosophaster*, selon le P. Testard (p. 237), n'a rien de péjoratif. Il pense qu'Augustin, dans le paragraphe relatif à l'*Hortensius*, souligne contre l'opinion générale les qualités de fond de Cicéron. Je dirais plutôt, pour ma part, qu'il souligne la valeur exceptionnelle du seul *Hortensius* par rapport à l'ensemble de l'œuvre de Cicéron. Je doute aussi que de tels fragments de l'*Hortensius* aient évoqué, pour l'Augustin de dix-neuf ans, la Trinité chrétienne ou les *Épîtres* de saint Paul (p. 28-30), car insister trop sur la constance de son attachement au christianisme risque d'aboutir à rendre inintelligible le récit de son *retour* au christianisme, et lui-même déclare aux livres VII-VIII qu'il n'a pas procédé avant 386 à une lecture sérieuse de ces *Épîtres*. Le P. Testard a fort bien montré les perspectives stoïciennes d'Augustin à une certaine date et plus tard le caractère « accommodant » de son septicisme, mais il a limité à l'excès, selon moi, les influences manichéennes qui, de l'aveu même d'Augustin, étaient prépondérantes : comment le premier projet de

retraite (*Conf.* VI, 14, 24) serait-il d'inspiration cicéronienne, non manichéenne, alors que la cheville ouvrière de l'entreprise, Romanien, reste encore attaché à cette *superstitio* au temps du *Contra Academicos*, (II, 3, 8)? « D'après le texte des *Confessions*, assure le P. Testard, la vie de mariage n'est pas un obstacle de principe à cette vie en commun (p. 99, n. 3). » Pourtant, Augustin précise bien (VI, 14, 24, 19, p. 140) que le soin de la vie matérielle (*omnia necessaria*) devait être confié à des *hommes*, et que le projet a avorté par crainte de ce qu'en penseraient les *femmes* (*mulierculae*).

En ce qui concerne le platonisme d'Ambroise ou d'Augustin, je pense très nettement, avec le P. Testard, qu'ils y furent conduits par la lecture de Cicéron, non moins que par celle des néo-platoniciens, et je suis persuadé qu'ils avaient trop de goût pour la synthèse — et peut-être trop peu de sens historique — pour discerner précisément entre platonisme ancien, moyen platonisme et néo-platonisme. L'on peut parfois hésiter légitimement sur l'intermédiaire, grec ou latin, qui a transmis Platon. Mais je ne puis me défendre de penser que ce chapitre était déjà rédigé, pour l'essentiel, avant les découvertes récentes de P. Hadot et du P. Solignac, et qu'il eût gagné à être plus profondément repensé et remanié. En ce qui concerne les « vaines tentatives d'extases milanaises », je sais gré au P. Testard de venir étayer mes vues, mais je n'irai peut-être pas tout à fait aussi loin que lui lorsqu'il parle des « répercussions déplorables de la lecture de Plotin sur la vie religieuse » d'Augustin (p. 166), là où le P. Boyer n'apercevait qu' « un grand succès..., la découverte de Dieu comme Lumière immuable et Vérité subsistante », découverte en vertu de laquelle « Augustin sentit le dérèglement de ses affections et l'impuissance qui en résultait pour la vie contemplative » (*Christianisme et néo-platonisme dans la formation de saint Augustin*, 2e éd., p. 111-112).

Les métaphores du *port* de la philosophie et du *sein* de la philosophie sont-elles des indices spécifiques d'influence cicéronienne (p. 171)? Bien d'autres auteurs les emploient au même sens (cf. Sénèque, *De uita beata* XIX, 1 (à propos du philosophe épicurien Diodore) : « Laudauitque aetatis in *portu* et ad ancoram actae quietem »; Chalcidius, *Tim.* 40 A : « gremio prudentiae »; C. Bonner, dans *Harvard theological Review*, t. XXXIV, 1941, p. 49-68).

Un point, enfin, sur lequel je ne partage vraiment pas les vues du P. Testard est son paragraphe sur « Saint Augustin dans l'histoire de la survie cicéronienne » (p. 219 et suiv.); selon lui, le recours des écrivains chrétiens aux dialogues philosophiques de Cicéron aurait entraîné les écrivains païens, désireux de concurrencer le christianisme, à y recourir aussi. « Ainsi s'expliquerait, par exemple, l'œuvre de Macrobe

sur le *Songe de Scipion.* » Une telle vue des choses me paraît méconnaître la sincérité, la profondeur, l'originalité du réveil philosophique et religieux dans les milieux néo-platonisants, tant grecs que latins, et aussi les réalités de l'enseignement. Le commentaire de Macrobe sur le *Songe de Scipion* n'est à aucun degré un traité apologétique ou polémique, et s'il ressemble à beaucoup d'égards à celui de Favonius Eulogius (disciple d'Augustin) sur le même *Songe de Scipion*, c'est que les vues platonisantes et pythagorisantes jouissaient d'une égale faveur dans les milieux les plus divers.

Ces remarques doivent surtout montrer l'intérêt très personnel que m'a procuré la lecture de cette thèse, nourrissante pour l'érudit, captivante pour le grand public cultivé : le parallèle final entre Augustin et Cicéron mérite d'être apprécié à sa juste valeur : après une recherche si fouillée et si consciencieuse, l'on accordera sans peine qu'il ne s'agit pas là seulement de phrases sonores : d'un bout de l'ouvrage à l'autre, le P. Testard fait preuve de beaucoup d'esprit de finesse et d'une très sérieuse culture humaniste.

Pierre COURCELLE.

Marie Aquinas MAC NAMARA, O. P., *Friendship in saint Augustine* (Collection : *Studia Friburgensia*, new series, 20) : 1958, XIX + 231 pages.

A l'instar de la belle thèse du regretté P. Fabre (qui fut professeur à Fribourg) sur *Saint Paulin de Nole et l'amitié chrétienne*, sœur Marie Aquinas, guidée par les conseils de l'éminent augustinisant G. de Plinval, a conçu une large enquête touchant toutes les œuvres d'Augustin. Nul, en effet, n'a eu plus qu'Augustin un vaste réseau de relations amicales, comme l'attestent au premier chef ses *Confessions*, ses *Dialogues* et sa *Correspondance*, mais aussi bien d'autres ouvrages : ses sermons notamment. L'auteur envisage ici trois points de vue : l'expérience humaine d'Augustin, sa psychologie affective, sa doctrine de l'amitié. Elle suit l'évolution qui se produisit, depuis le temps où l'enfant volait des poires avec la complicité d'une bande de jeunes garnements, jusqu'au point culminant du baptême auquel il se prépara et qu'il reçut en compagnie d'amis d'élection ; puis la transformation de cette amitié au temps où Augustin correspond avec ses collègues de l'épiscopat, et son attitude amicale aussi envers de jeunes disciples. Les efforts d'Augustin pour gagner l'affection de Paulin de Nole ou la confiance de Jérôme sont émouvants, même et surtout lorsqu'ils ne sont pas couronnés de succès, ce qui fut le cas avec saint Jérôme, comme chacun sait. L'attitude d'Augustin envers certains laïcs comme

Marcellin et le comte Valerius est aussi d'un haut intérêt. Ces expériences si diverses expliquent qu'Augustin revienne souvent sur le thème de l'amitié dans ses traités et ses sermons. Il envisage l'amitié par rapport au plaisir, à la confiance, à la franchise, à la prière. Il analyse aussi comment elle se forme, comment elle dure, les difficultés qu'elle rencontre, parfois jusqu'à la dissolution, que favorisent le temps, la séparation, les diverses formes de passion. Il est surtout intéressant d'examiner comment il a transcendé la notion traditionnelle de l'amitié à la manière cicéronienne, et comment il en est venu, notamment dans les *Tractatus in Iohannem*, à fonder l'amitié sur l'éternité divine. Toujours menacée du fait de la corruption de la nature humaine, l'amitié peut, du fait de la Grâce, devenir une union surnaturelle dans l'espérance et la charité. L'on saisit toute l'ampleur et la richesse de l'enquête menée par sœur Marie Aquinas, de façon un peu scolaire, mais consciencieuse et intelligente. La composition est heureuse ; mais, vu la richesse de la documentation, il me semble qu'il eût fallu entendre le mot *amitié* au sens le plus strict. A quoi bon de longs développements sur l'attitude d'Augustin envers ses parents, son fils ou la mère de celui-ci? Peut-on qualifier d' 'amicaux' les rapports entre Augustin et Ambroise? En revanche, je ne vois pas figurer à l'index Firminus, qu'Augustin qualifie d'*amicus* et *carissimus* (*Conf.* VII, 6, 8-9). Il faudrait aussi préciser qu'Augustin utilise et commente le *De amicitia* (*Contra Acad.* III, 6, 13 ; *Epist.* CCLVIII), notamment la définition selon laquelle l'amitié est un accord touchant les choses divines et humaines (*Laelius* 6, 20). Le présent ouvrage, même s'il laisse place à une enquête exhaustive, plus philologique et critique, n'en est pas moins instructif et d'une lecture toujours agréable. (Dans la bibliographie, corriger p. XVI : Mémoires de la Société nat. des *Antiquités* de France ; XVIII : Storia della *lettura* latina cristiana ; XIX : Procopius Caesariensis.)

Pierre COURCELLE.

Charles FAVEZ, *Saint Jérôme peint par lui-même* (Coll. Latomus, vol. XXXIII) : Bruxelles-Berchem, 1958, 56 pages.

Depuis longtemps sensible au talent satirique de Jérôme, M. Favez nous donne cette fois un portrait du peintre : celui dont les traits se trouvent dispersés dans les cent-onze préfaces des diverses œuvres. Sept chapitres nous présentent d'abord un portrait intellectuel : le « savant », le « lettré » et l' « écrivain » ; puis la verve satirique du « polémiste » et du « satirique » ; enfin les confidences plus intimes de l' « ami » et du « chrétien ». Ainsi nous sont offerts, comme une suite

d'esquisses psychologiques, les aspects cardinaux que Jérôme nous révèle de sa personne à travers ses préfaces.

Écrit avec sympathie et lucidité à partir de textes beaucoup moins connus que ceux de la *Correspondance*, ce petit *accessus ad Hieronymum* se propose de « mettre en évidence la complexité de cette personnalité si originale » (p. 5). Et, de fait, il indique à grands traits, dans leur diversité, les problèmes que pose la psychologie de Jérôme. On lira avec intérêt certaines pages suggestives sur l'imagination de Jérôme et ses sources (p. 24 sq.), ou sur la question difficile que pose la contradiction entre la foi de Jérôme et les outrances de toute sorte auxquelles il se livre contre ses ennemis (p. 51 ; rapide amorce de solution p. 54).

Il reste que la synthèse de ces données autobiographiques soulève bien des questions embarrassantes. Tous ces matériaux sont, en effet, tirés de textes appartenant à un genre littéraire particulier : celui de la préface (ou, quelquefois, de l'exorde). Aussi peut-on se demander si la qualité toujours suspecte de la confidence autobiographique n'est pas encore plus sujette à caution dans des textes inspirés par le souci d'une *captatio beneuolentiae*. Que penser, par exemple, du lieu commun de l'humilité d'auteur, destiné à une vie si tenace dans les œuvres de la latinité chrétienne? Comment voir sans réticence, dans les préfaces où Jérôme s'attarde à le développer, « une humilité dont on ne peut mettre en doute la sincérité »? (P. 49.) De plus, dans ces *prooemia*, que les écrivains antiques ont toujours conçus comme des morceaux d'éloquence, comment ne pas présumer qu'en se peignant lui-même Jérôme a dû accorder à l'art plus qu'à la nature? N'y a-t-il pas plus de littérature (au pire sens du terme) que de démesure authentique dans la manière dont il accable ses ennemis — aussi bien d'ailleurs que dans la complaisance avec laquelle il confie ses sentiments les plus nobles? Double coefficient d'incertitude pour nous.

Les cent-onze textes utilisés s'échelonnent sur près d'un demi-siècle, et cette donnée chronologique inviterait à une étude dynamique : on regrette que ne soit pas posée dans ce *Portrait* la question d'une évolution, tant du caractère de Jérôme que de la manière dont il a jugé bon de se présenter à nous. On regrette aussi que l'auteur ait explicitement renoncé à donner des références exhaustives des textes qu'il a lus avec tant de soin, car ce renoncement nous prive d'un utile instrument de travail.

Poser ces problèmes et formuler ces exigences, c'est aussi rendre hommage aux qualités de cette esquisse suggestive. Il faut remercier M. Favez d'avoir mis en valeur par d'alertes traductions des textes fort vivants, dont beaucoup étaient peu ou n'étaient pratiquement pas connus. Tel quel, ce *Portrait* mettra en appétit les débutants, et

les amis anciens de Jérôme le liront avec agrément et profit. Nous aurons plaisir à le ranger près de l'*Essai* de Dom Antin : les deux auteurs vibrent d'ailleurs de la même sympathie enthousiaste pour Jérôme et montrent la même ardeur à lui conquérir des lecteurs fidèles.

Jacques FONTAINE.

S. GENNARO, *Lucrezio e l'apologetica latina in Claudiano* : Catania, Centro di studi sull'antico Cristianesimo, 1958, 60 pages.

En dépit des mérites reconnus à Claudien par l'inscription découverte au forum de Trajan, les travaux de Birt avaient ouvert, au siècle dernier, la voie à la recherche des sources du poète ; M. Gennaro vient de publier dans les *Miscellanea di studi di letteratura cristiana antica* — volume VII — le fruit de ses études consacrées à l'exégèse de la satire *Contre Rufin*, et singulièrement des vers 1 à 24 de ce poème. Bien que huit chapitres se répartissent la matière de ce copieux article, le plan n'apparaît pas nettement dans la présentation adoptée : il convient ici d'indiquer tout d'abord l'ordonnance des parties et leur extension.

Dans l'introduction (pages 5 à 17), l'auteur rappelle la diversité des influences subies par Claudien, la difficulté de localiser l'orientation de sa pensée vers le paganisme ou le christianisme, et l'importance du substrat lucrétien qui s'y révèle. La première étude (pages 17 à 38) analyse quelques vers de l'invective *In Rufinum* et montre l'utilisation faite du *De rerum natura*. Les pages 38 à 47 traitent des rapports entre Claudien et l'apologétique latine ; quant à la dernière section (pages 47 à 57), elle examine les influences du néo-platonisme sur le poète : une conclusion de trois pages achève l'ouvrage.

Une utile bibliographie rappelle la diversité des jugements proposés sur la nature des croyances de Claudien : chrétiennes pour Birt et Vollmer, païennes pour Boissier et Labriolle, mêlées et syncrétiques pour Geffcken et Rolfe ; le rappel de la formule dubitative du vers initial révèle des souvenirs de Virgile, Sénèque et Tacite, mais M. Gennaro a raison de remarquer également que ce ne sont que rapports d'expressions tombées dans le domaine commun qui n'engagent pas la foi : Arnobe, Lactance et Prudence ont chanté leur Dieu dans des termes voisins de ceux de Lucrèce louant Épicure. Aussi le problème est-il de quitter les apparences pour effectuer une analyse plus profonde, et l'on doit savoir gré à notre collègue d'avoir songé à étudier le premier l'influence directe de Lucrèce sur la composition de la *Satira in Rufinum* dont il étudiera les vingt-quatre premiers vers.

Les pages 17 à 26 présentent l'étude des vers 1 à 3, mais l'exposé —

fort documenté certes — a de quoi étonner : on traite tout d'abord d'un mot isolé du deuxième hexamètre : *curarent*, puis on revient au vers premier pour passer au vers trois, dont l'analyse est coupée par des rappels antérieurs et se trouve dispersée aux pages 18, 19 et 22. Il ne s'agit ni d'un commentaire philosophique progressif ni d'un examen individuel des mots caractéristiques pris dans l'ordre du texte — selon la méthode suivie par MM. Ernout et Robin dans leur savant commentaire du *De rerum natura* : M. Gennaro choisit les mots à expliquer d'après un critère qu'il n'a pas défini et l'intérêt de ses remarques se perd dans les incidences. Un nouveau chapitre s'ouvre à la page 26 pour traiter des vers 12 à 24, mais en laissant les huit vers précédents sans commentaire autre qu'une brève allusion à l'expression *foedera mundi* — du vers 4 — laquelle sera reprise de la page 24, quatre pages plus loin.

On est parfois frappé de surprise devant des conclusions aussi ambitieuses que la constatation de « la révélation d'une intense résonance lucrétienne » et les rapprochements qui les ont suggérées, tels que : « *res hominum tanta caligine volvi* (Claudien, *In Rufinum*, 12) = *solis volventia lustra* (Lucrèce, *De rerum natura*, V, 931) » — et cet exemple n'est pas isolé. Se rendant compte du désaccord entre le but recherché (la comparaison entre les conceptions philosophiques, religieuses et morales de deux auteurs dont l'un aurait inspiré l'autre) et la méthode d'analyse mot à mot, M. Gennaro s'efforce enfin à une synthèse lorsqu'il aborde (pages 33 à 37) la physique et l'atomisme de Claudien disciple de Lucrèce. On peut regretter qu'il n'ait pas avant procédé de la sorte ; la clarté de l'exposé et la fermeté de la doctrine y eussent gagné.

En moins de dix pages on étudie ensuite les rapports unissant Claudien et certains apologistes latins (pages 38 à 47), que les vers 18 et 19 *In Rufinum* supposent. Le rappel de Lactance (*De opificio Dei*, II, 10-11), de Minucius Félix (*Octavius*, V, 7, 12 — VI, 39) repose sur un ensemble d'analyses précises qui témoignent d'une connaissance étendue de la littérature apologétique, à laquelle la confrontation de Prudence et de Claudien aurait apporté une lumière nouvelle — mais il semble que pour cet auteur M. Gennaro s'en soit tenu à l'ouvrage de M. E. Rapisarda, *Introduction à la lecture de Prudence*. Il ressort toutefois de la conclusion donnée que la *Satire contre Rufin* est en accord avec l'éthique épicurienne telle que l'avaient présentée, pour la combattre, les apologistes chrétiens.

C'est à d'autres œuvres de Claudien que l'on s'adresse pour déterminer l'importance de l'influence néo-platonicienne sur cet auteur, et en particulier au *Panégyrique de Manlius Théodorus* ; mais alors que

l'on s'attend à trouver des rapprochements établis avec Plotin, Porphyre ou Jamblique, ou, pour le monde latin, avec Victorinus — traducteur latin des premiers, l'auteur renvoie seulement aux travaux de M. Courcelle, auxquels il joint quelques rapprochements entre Claudien et Lucrèce sur le détachement du sage (page 48) ; la parenté des expressions employées par notre poète chantant la puissance du Christ et des termes employés par les croyants antiques révèle dans l'adversaire d'Eutrope un lettré nourri de pensée païenne, mais capable de versifier — tel un exercice d'école — des vers à la louange du Sauveur (pages 51 à 53). Au contraire l'examen sommaire (pages 53 à 57) du *Consulat de Stilicon* nous ramène aux habitudes stylistiques des apologistes — dont il avait été traité plus haut — par l'opposition entre les deux principes du Bien et du Mal, personnifiés par Stilicon et Rufin : Prudence avait ainsi concilié l'unité de l'empire et la justice divine.

Aussi donc (pages 57 à 60) une religiosité croissante marque l'évolution de la pensée de Claudien : il suit Lucrèce en refusant de croire aux divinités innombrables dont la mythologie peuplait l'éther, mais il doit au néo-platonisme d'avoir pu s'élever à une « nouvelle atmosphère » théologique qui lui permit d'admettre des conceptions chères aux milieux chrétiens de la cour. Les contacts entretenus avec ceux-ci, favorisés d'ailleurs par une longue fréquentation des apologistes, n'ont pu en second lieu écarter le poète de la foi en honneur à la cour. Enfin la *Satire contre Rufin*, où se mêlent les diverses influences, témoigne de la complexité du syncrétisme philosophique, religieux et littéraire d'un auteur appartenant à une époque de transition. Il demeure cependant que M. Gennaro se refuse à juger de la sincérité des convictions christianisantes de Claudien et évite de trancher la difficile question de son éventuelle conversion.

Peu de lapsus dans ce travail sérieux, mais qui, peut-être, ne s'est pas suffisamment dégagé de l'enseignement magistral ; notons toutefois l'allusion (p. 19) à la « fin » du livre V de Lucrèce, alors qu'il s'agit des vers 1204-1217, et une faute de texte à la page 32 : *laetisque* au lieu de *laetosque* (vers 13).

« Lucrèce et l'apologétique latine dans Claudien », annonce le titre de cette intéressante étude ; mais en fait le premier point reçoit un développement double du second. En outre ce n'est qu'à un texte du poète qu'il est surtout fait appel, et encore en un passage dont tout ne fut pas utilisé. La présentation, d'autre part, eût gagné à être plus ordonnée, évitant ainsi de trop nombreuses reprises d'explications ou d'études. Malgré les conclusions prudentes de M. Gennaro, l'incertitude subsiste de leur confirmation totale par une étude exhaustive

de l'œuvre de Claudien. Peut-être notre collègue n'a-t-il voulu donner qu'un exemple des résultats qu'un tel travail procurerait, peut-être même songe-t-il dès maintenant à s'y consacrer ; en ce cas les critères d'appréciation de sa recherche actuelle seraient différents et rallieraient ceux de ses lecteurs qui ont pu regretter l'aspect par trop particulier de son petit livre.

Gabriel ROCHEFORT.

Walter THIELE, *Wortschatzuntersuchungen zu den lateinischen Texten der Johannes-Briefe* (Aus der Geschichte der Lateinischen Bibel, 2) : Freiburg, Herder, 1958, 48 pages.

On connaît l'édition de la *Vetus Latina* en cours de publication par les soins des moines de Beuron : travail compliqué et difficile qui n'avance que lentement après la publication du premier fascicule en 1949 (sept fascicules ont paru jusqu'ici). En 1957 on a fondé, à côté de l'édition proprement dite, une série de suppléments sous le titre : *Aus der Geschichte der lateinischen Bibel.* Dans cette série parallèle on veut traiter de questions qui sont trop complexes pour être discutées dans les préfaces des éditions. Le second fascicule de cette série contient des recherches sur le vocabulaire des versions latines des Épîtres de saint Jean.

Les problèmes de vocabulaire dans les diverses versions de la Bible sont tellement compliqués qu'on ne saurait les discuter dans un compte-rendu forcément succinct. Bornons-nous à dire que les matériaux lexicologiques recueillis ici sont très intéressants, non seulement pour l'histoire des versions de la Bible, mais aussi pour l'histoire du latin des chrétiens. En étudiant ces listes serrées on voit comment un vocabulaire technique se constitue, non sans hésitations, comment la tradition dite européenne refoule peu à peu l'ancienne tradition africaine. On constate aussi que les tendances linguistiques générales s'imposent de plus en plus. Pour en citer un exemple : *agape* au sens de « charité » se trouve encore quelquefois dans la tradition africaine, mais l'emprunt disparaît, d'après la règle générale du latin des chrétiens, selon laquelle les idées abstraites sont désignées par des mots latins. On constate aussi des hésitations entre des formules populaires et d'autres appartenant plutôt à la langue cultivée. Des tournures idiomatiques sont en train de se former, comme par exemple *credere in*, traduisant aussi bien πιστεύειν avec le datif que πιστεύειν εἰς.

Les matériaux offerts par les trois Épîtres sont trop restreints pour en tirer des conclusions générales, mais des recherches comme celle-ci constituent des « Vorarbeiten » très utiles, en préparant des études générales sur l'histoire des anciennes versions de la Bible et, particulière-

ment de l'idiome biblique. N'oublions pas qu'il s'agit ici de l'aspect spécial des versions bibliques, élément essentiel du latin des chrétiens, mais non pas identique à ce qui a été le parler courant des chrétiens.

Christine MOHRMANN.

Éditions de textes.

Collection Guillaume Budé : Paris, Les Belles-Lettres.

— *Sénèque, Lettres à Lucilius*, t. III : Livres VIII-XI, texte établi par Fr. PRÉCHAC et traduit par H. NOBLOT : 1957, 173 pages doubles.

Tandis que le tome II des *Lettres* est en réimpression, voici venu le tome III, qui contient les lettres 70 à 88. Aucun avertissement d'auteur ne mentionne d'innovations par rapport au tome I, qui a été recensé dans cette *Revue*, t. XXIII, p. 254, si ce n'est, p. 5, une note de bas de page signalant sept rectifications minimes au texte de *V*, et une autre note relative aux éditions anciennes « mihi de integro excussas », dit l'auteur avec une formule assez ambiguë. Les observations présentées dans le compte rendu du tome I demeurent valables pour celui-ci. Bien des notes apparaissent superflues, et suspectes de ne servir qu'à garnir le bas des pages (cf. p. 12, les citations multipliées de Montaigne avec la liste des remèdes empruntés à Celse ; p. 39, une énumération sans fin de cadeaux-surprises) ; surtout l'apparat critique est encombré d'une foule de variantes-bourdons qui sont sans utilité pour l'établissement du texte. Je ne dirai rien de la traduction, dont l'auteur regretté n'est plus de ce monde.

— *Saint Jérôme, Lettres*, t. VI (lettres CX à CXX), texte établi et traduit par J. LABOURT : 169 pages doubles.

Entreprise il y a une dizaine d'années, cette édition n'aura pu être menée à son terme par l'auteur, mort à la tâche (la révision et la correction du présent volume ont été confiées à Mgr L. Pichard). Dans ces conditions je crois devoir me borner à rappeler ici l'importance de l'œuvre accomplie par le chanoine Labourt, en me référant aux comptes-rendus qui ont été consacrés aux volumes précédents dans cette *Revue* (t. XXVII, p. 293 ; t. XXX, p. 458 ; t. XXXI, p. 446 ; t. XXXII, p. 393 ; t. XXXIII, p. 435).

J. MAROUZEAU.

— *Pline l'Ancien, Histoire naturelle*, livre XXVI, texte établi, traduit et commenté par A. ERNOUT et le Dr R. PÉPIN : 1957, 128 pages dont 55 doubles.

La publication de l'*Histoire naturelle* se poursuit à cadence régulière